

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 682. — 7 Mai 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

UNE ARRESTATION

Nous empruntons au *Moniteur universel*, qui en garantit l'exactitude, les renseignements suivants :

Dimanche matin, à sept heures, M. Clément, commissaire de police, accompagné de deux agents en bourgeois, se rendit, 6, rue de Braque, au domicile de M. Protot, avocat, âgé de 31 ans, et contre lequel était dirigé un mandat d'amener, comme impliqué dans un complot contre la vie de l'Empereur.

Ce fut M. Protot qui vint lui-même ouvrir la porte au commissaire, qui exhiba le mandat en vertu duquel il devait l'arrêter et opérer une perquisition dans son domicile.

D'abord impressionné par cette visite inattendue, M. Protot fit entrer le commissaire, qui commença aussitôt ses investigations.

Un des premiers objets qui frappèrent la vue de l'officier de police fut une serviette d'avocat littéralement bourrée de papiers.

En voyant le commissaire de police s'emparer de cette serviette et l'ouvrir, M. Protot, qui, paraît-il, est doué d'une force peu commune, se jeta sur lui, le renversa et, après lui avoir repris



PARIS. — Épisode de l'arrestation de l'avocat Protot.

l'objet en litige, ouvrit la porte de son appartement et enfla l'escalier.

Cette attaque avait été tellement rapide que les agents, tout interdits, n'étaient pas encore remis de leur surprise lorsque le commissaire, revenant à lui, ouvrit à son tour la porte, dont la clef était restée à l'intérieur, et s'élança dans l'escalier; mais, si rapide qu'eût été cette action, M. Protot avait déjà disparu.

Il fallait prendre rapidement un parti. M. Clément tira un coup de revolver dont le premier effet fut de faire sortir le concierge de sa loge et de rassembler les agents postés dans la rue.

Celui-ci, à tout hasard, courut fermer la porte cochère. Au même moment, M. Protot traversait rapidement la cour, et sans la précaution prise par le concierge, il se fût évidemment échappé avec le précieux portefeuille.

Pendant ce temps, M. Clément descendait l'escalier en se laissant glisser sur la rampe, atteignant M. Protot et l'arrêtait enfin.

Au coup de feu tiré par le commissaire, les voisins s'étaient mis à leurs fenêtres, d'où ils suivaient avec curiosité les péripéties de cette scène émouvante.

M. V.

COURRIER DE PARIS

Feu Tantale est resté célèbre dans l'histoire pour ses infortunes gastronomiques.

Qui de nous n'a, dans sa jeunesse, plaint sincèrement ce pauvre affamé qui voyait les fruits se dérober devant sa main, ce pauvre altéré qui voyait l'eau fuir devant sa soif ?

Tantale, c'est moi, pour le quart-d'heure.

Me voilà parti pour la chasse aux nouvelles. J'aperçois de loin, sur le boulevard, un groupe des plus compactes; on y péroré, on y gesticule. Evidemment il y a là quelque proie à saisir. Je m'approche :

— Combien pariez-vous ?

— Pour combien de voix ?

— Moi, je crois que le plébiscite...

Inutile d'en entendre davantage, je suis fixé; la rue est barrée pour nous.

Ah ! là-bas, un autre groupe. Dans celui-là peut-être il y aura à glaner. Écoutons.

— Vous avez vu la forme des bombes ?

— Flourens... le complot... Beaury...

Allons, Tantale, ce n'est pas encore là que tu trouveras quelque chose à te mettre sous la plume. Et de repartir.

Vous en conviendrez, ces plaintes, que j'eus déjà l'occasion de formuler ici-même, et qu'il me faut répéter aujourd'hui, ne sont que trop justifiées par la situation. La politique devient tellement envahissante, que...

Que, parbleu ! tous les gémissiments du monde n'y feront rien; que, ce qu'il y a encore de mieux à faire, c'est de prendre bravement son parti... Et puis, qui sait ? il y a peut-être plus de gens qu'on ne pense qui, après avoir entendu parler bulletins blancs, abstention, conspiration, picrate de potasse, en ont par-dessus la tête et ne seront pas fâchés de trouver un petit coin de courrier où reposer leurs yeux sans se heurter à une lettre de député ou à un compte rendu de réunion publique.

Car enfin, pendant ce temps-là, la terre ne cesse pas de tourner comme à l'ordinaire, et il continue à y avoir un monde des arts, un monde des lettres, un monde des sciences, sans compter les demi-monde, les quart de monde, etc...

La preuve, c'est que le Salon de 1870 a ouvert ses portes, et qu'on a trouvé le temps d'y aller entre deux commentaires de M. le juge d'instruction Bernier.

Le Salon de 1870 n'a fait que développer en moi une crainte ressentie depuis longtemps. La production artistique s'accroissant toujours, et s'accroissant en dehors de toute proportion avec la consommation, je me suis demandé souvent ce que l'on arriverait à faire des tableaux dans un temps donné. Les appartements, vu le prix du terrain, deviennent de plus en plus étroits; les musées regorgent. Et les peintres peignent toujours !

A ce compte-là, il est impossible qu'un temps ne vienne pas où, par droit de réquisition, chaque citoyen sera contraint de loger chez lui un certain nombre de toiles, comme on est aujourd'hui contraint de loger les dragons ou les grenadiers qui changent de garnison.

La photographie, au moins, a cet énorme avantage de se détruire elle-même. Le remède est à côté du mal. Vous me direz à cela que la peinture moderne fait à peu près la même chose, ainsi que l'attestent les tableaux du dix-neuvième siècle logés au Louvre, lesquels sont en train de tomber par écailles, comme un poisson qu'on gratte pour mettre dans le court-bouillon.

Je ne nie pas qu'il n'y ait là une soupape de sûreté, et que ces prévoyants ravages ne contribuent utilement à faire place aux œuvres nouvelles qui viennent dire sans cesse : Ote-toi de là que je m'y mette. Mais, comme pour la fosse commune des cimetières, la détérioration n'est pas assez rapide.

Nous ne saurions donc trop vivement engager les marchands de couleur à sophistiquer davantage leurs produits. Plus ils frelateront, plus ils ren-

dront service à l'humanité en nous préservant d'engorgements qui deviendraient un véritable fléau.

En attendant, il est une mesure dont l'urgence est démontrée par le Salon de 1870.

La postérité de Raphaël continuant à croître et à multiplier avec une fécondité qui fait concurrence à celle de l'esturgeon lui-même, il en est résulté qu'il a fallu ouvrir des salles nouvelles qui s'en vont se perdant dans les profondeurs de cette vaste et froide écurie, qui s'appelle le Palais de l'Industrie; Dieu sait pourquoi. Ces nécropoles, où le public harassé n'ose s'aventurer, sont autant de cimetières où l'on a enterré tout vifs une foule d'artistes de mérite.

Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres? Quels motifs leur ont valu ce traitement barbare ?

On a uniquement procédé ainsi, parce que leur nom commençait par telle ou telle lettre de l'alphabet. Mais alors pourquoi ces lettres-là plutôt que d'autres ?

Il est de toute impossibilité qu'un pareil état de choses se perpétue. Du moment où l'abondance déplorable des colis picturaux force à inaugurer de nouvelles gares, il est strictement juste que ce soit le hasard qui désigne ceux qui seront destinés à essuyer les plâtres. Qu'on tire les places au sort, sinon individuellement, du moins par lettre. Il n'y a pas d'autre solution.

A moins qu'on ne préfère installer un petit service de chemin de fer qui promènera les visiteurs sans fatigue.

— Le train pour la lettre Z !... Les voyageurs pour les aquarelles, en voitures !... A quelle heure part le convoi des peintures sur porcelaine ?...

Seulement qu'on change au préalable le nom des expositions

Ce n'est plus *salon*, c'est *halle* qu'il faut dire.

Dans cette halle, puisque halle il y a, toute la gent artistique s'est donné rendez-vous cette semaine. Grandes assises de critique mutuelle; toutes les poutres se moquant des pailles du voisin !

Naturellement, il y fut question de la décoration récemment accordée au sculpteur Préault, et l'on était unanime à reconnaître que cette distinction s'était vraiment trop fait attendre.

Préault, en effet, est un de ceux avec qui il faut compter, à quelque école qu'on puisse appartenir. Ah ! comme les vers adressés jadis à Molière sont toujours vrais.

Si tu n'avais pas l'art de plaire
Tu ne leur déplairais pas tant.

Si Préault ne s'était pas fait une réputation d'homme d'esprit, si ses bons mots n'avaient pas couru la ville et le monde, s'il n'avait pas charmé les délicats par une originalité toute personnelle, il y a longtemps que la Légion d'honneur le compterait au nombre de ses élus.

Mais que voulez-vous, ce satané homme fut toujours l'indépendance en chair et en os. Ne se laissant intimider par aucun prestige, ni duper par aucun préjugé; il garda toujours sa libre parole, sans souci des épidermes trop faciles à agacer.

Un type des plus curieux d'ailleurs que Préault. L'homme physique dit bien l'homme moral.

Regardez plutôt cette chevelure en broussailles. Du premier coup elle vous dira que vous avez affaire à un gaillard qui n'est pas facile à discipliner.

La laine des moutons de Panurge est autrement correcte que cela.

Ces mèches folles qui se hérissent en boules surmontent une tête au teint vif dont le dessin a des fantaisies tout à fait excentriques.

Le nez se contourne à l'extrémité d'une façon tout à fait crâne.

Parbleu ! c'est de Préault que Balzac disait :

— Il porte son nez sur le coin de l'oreille.

L'œil pointu, vivace, sceptique fait de l'ironie à jet continu.

La voix, ouatée d'un enrouement chronique, a une brutalité d'inflection tout à fait correspondante à la rudesse de caractère du parleur.

Il faut l'entendre s'engager dans quelque paradoxe amusant.

Il faut l'entendre gronder quelque philippique

contre les Pharisiens de l'art, ou conter quelque anecdote gouailleuse. C'est le canon rayé de la plaisanterie.

La vérité me force à constater que Préault professe toujours pour les gravures de modes un dédain qui s'affiche dans sa toilette. Ce n'est pas celui-là qui doit faire de longues stations devant sa glace le matin. Il a particulièrement une façon de tordre sa cravate autour de son cou, qui faisait dire à un appréciateur :

— Ce Préault devrait avoir une chance incroyable... il a toujours de la cravate de pendu sur lui.

Tel est l'homme. Il vous apparaît bien tout d'une pièce.

Vous vous trompez. Il n'existe pas une nature qui ne loge dans un coin sa petite antithèse.

Préault, l'ennemi juré du poncif, de la routine, de la tradition, est en même temps un habitué fervent, fanatique, perpétuel du foyer de l'Odéon.

Qui pourra jamais expliquer quelles affinités intimes et mystérieuses relient ceci à celui-là ? L'Odéon, ce repaire du classique, ce temple en us fréquenté assidûment par un bachi-bouzouck du romantisme, c'est invraisemblable.

A moins que Préault ne tienne à s'assurer par ses propres yeux de la mort de la tragédie; semblable à ce croque-mort dont Gozlan parlait dans ses *Nuits du Père-Lachaise*, et qui, chaque matin, passait devant la boutique d'un de ses ennemis en lui disant :

— Tu sais que c'est moi qui t'enterrerai.

Ce que Préault dépense de verve dans la conversation est incalculable.

Le malheur est qu'on n'ait pas attaché à sa personne un sténographe. On aurait fait, rien qu'avec ses aphorismes, trois douzaines d'albums d'un débit assuré.

A propos d'albums, un heureux hasard m'en fit passer un sous les yeux cette semaine.

Celui-là, je vous en réponds, n'est pas le premier venu; il sort du commun, et par ce qu'il contient, et par le nom de son propriétaire.

A qui donc appartient-il ?

A la compagne d'un de nos poètes de la presse. A M^{me} Octave Feuillet. Les noms les plus en vue se coudoient dans ce recueil, où l'on est tout étonné de voir que les gens les plus graves se sont évertués à tourner des madrigaux ou à délayer quelque sirop de philosophie transcendante.

M. Emile de Girardin, par exemple, s'y est perdu dans je ne sais plus trop quelle tirade alambiquée; mais, en revanche, il y a des choses charmantes dans l'album de M^{me} Feuillet, et, ma foi, je n'ai pu résister, quelque coupable que fût l'indiscrétion, à l'envie d'en retenir quelques-unes au hasard de la mémoire.

Attention ! Le nom qui brille au bas de ces quatre lignes est un de ceux qui se sont le plus redits et imprimés depuis quelque temps.

Lequel ? Celui de M. Emile Ollivier, pardieu !

Il a signé dans l'album la pensée que voici :

« Le bonheur existe-t-il sur terre ? Oui, le bonheur qu'on peut donner aux autres. »

Si un irréconciliable voyait cela, il ne manquerait pas d'ajouter méchamment au-dessous :

— Que M. Ollivier quitte le ministère alors.

Politique à part, la pensée est délicate.

A la page suivante, des vers. O rassurez-vous, il n'y en a que deux. L'auteur, Amédée Achard, qui, avec une modestie contre laquelle protestent toutes ses œuvres, a écrit :

Je cherche en cet album un endroit écarté
Où d'être bête à l'aise on ait la liberté.

On vous en défie, monsieur...

J'ai gardé pour le bouquet une chose charmante d'Emile Augier, mais, là, charmante tout à fait, car elle vaut à la fois et par l'esprit et par le cœur, ce qui est fort rare.

Emile Augier a tracé sur l'album ces simples mots :

« Comme on vous aimerait trop, madame, si l'on n'aimait pas assez votre mari ! »

Sûr de ne pouvoir trouver mieux, je ne pousse pas plus loin les fouilles.

— S'il était permis de plaisanter avec les astres, Paris aurait chanté cette semaine, sur un air connu :

Étoile, que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ.

L'étoile en question fut tour à tour la Nilsson et la Patti, car elles nous ont fait consécutivement leurs adieux, les deux charmantes, et la musique a perdu son printemps. Où vont-elles? Là-bas, parbleu! où l'aimant attire tour à tour toutes nos reines. Un aimant d'or, bien entendu.

Je l'avouerai, ce n'est pas sans mélancolie que j'assiste, pour ma part, à cette exportation des célébrités. D'abord, parce que je me rappelle que la Sontag y laissa la vie dans cette Amérique qui exerce la fascination du dollar.

Ensuite, parce que l'art, en passant par là, est fort exposé à se mercantiliser, sans aucune chance de se perfectionner.

Les États-Unis sont une des plus grandes nations du monde, nul ne le conteste moins que nous. Ils sont supérieurs à la vieille Europe par mille côtés; mais, qu'on le reconnaisse aussi, ils lui sont inférieurs par le goût artistique. Un tableau, là-bas, est un pur objet d'exploitation, une chanteuse aussi.

On prend le tableau, on vous le colporte de ville en ville dans une baraque (je ne suis pas bien sûr qu'il n'y ait pas une grosse caisse à la porte), et on fait payer vingt sous, en entrant, à chaque visiteur, comme s'il s'agissait d'un phoque savant ou d'un veau à deux têtes.

Pour une chanteuse, ce n'est pas absolument déférent.

Elle aussi on la prend, elle aussi on la promène de ville en ville. Au lieu d'une baraque, c'est un théâtre; mais les représentations ont encore des allures d'exhibition.

Cela est tellement vrai que, la plupart du temps, l'artiste voyage non pas pour son propre compte, mais aux gages d'un entrepreneur qui met son talent en exploitation et dont elle devient la chose.

Déjà cette mise en coupe réglée a quelque chose d'énerver pour l'art; mais ce n'est pas tout.

Dans ces pérégrinations à étapes fixées d'avance, il ne s'agit pas, bien entendu, d'innover. On aura soin de ne ressasser que les rôles sus par cœur et à effets certains. C'est du perroquetisme perpétuel.

Au lieu de se tenir en éveil, au lieu d'aviver sans cesse ses forces, comme quand il s'agit en Europe de composer et de créer un rôle nouveau, la cantatrice s'endort dans la routine, et devient une machine à notes dont on pousse le ressort tous les soirs à la même heure, et qui fonctionne comme le cylindre d'un orgue.

Eh bien, disons-le franchement, rien n'est plus funeste que cet engouement qui pousse vers le Nouveau-Monde toutes nos illustrations.

Qu'une célébrité, arrivée presque au terme de sa carrière et ayant couronné son édifice, se dise :

— Avant de me retirer définitivement, puisque je ne peux plus grand chose pour l'avenir, je vais utiliser les restes d'une ardeur qui s'éteint et m'en aller là-bas glaner de quoi m'assurer une vieillesse dorée...

C'est bien, c'est admissible.

Mais qu'au seuil même de leurs succès, dans toute la force de leur talent, dans tout l'éclat de leur triomphe, les favorites du public parisien désertent, pour ainsi dire, on a le droit de le déplorer.

En somme, c'est nous qui les formons; elles sont nôtres, et ce serait bien le moins qu'après les avoir créées, nous puissions les garder.

— Les soirées d'adieux de la Nilsson et de la Patti ont été pour les fleuristes une occasion qu'elles ne retrouveront pas de sitôt.

On avait littéralement dévalisé toutes les boutiques.

Ce pillage floral rappelle un mot presque touchant dans sa gaieté résignée, mot qui fut dit naguère par une pauvre chanteuse de province qui, après avoir passé par le Capitole, fit trop vite, hélas! connaissance avec la roche Tarpéienne.

Une si dure vie que celle de ces infortunées sans

cesse remises en question, qui sont débutantes à perpétuité!

Ainsi que je le disais, la virtuose en question, fêtée d'abord, puis ayant perdu une partie de sa voix, se vit en butte aux témoignages de la plus brutale hostilité.

A tel point qu'un soir les fameuses pommes de la tradition vinrent tomber à ses pieds.

Que faire? Prendre en apparence son parti en brave. Ce qui arriva, car en rentrant dans la coulisse :

— On ne dira toujours pas que je n'ai pas fait aller le commerce. J'ai commencé par enrichir les fleuristes, maintenant j'enrichis les fruitières.....

— Quel est ce cliquetis qui rappelle le refrain de la chanson de Marco?

C'est le signal qui annonce l'ouverture de toutes les villes d'eaux où l'on va tenter la fortune.

J'ai assisté une fois à cette cérémonie. Elle est étrange; six mois se sont écoulés durant lesquels la roulette s'est rouillée. Les toiles d'araignées ont poussé sur les tables. Les croupiers, qui pendant l'hiver exercent chacun une industrie quelconque, n'ont pas encore repris cet aplomb que donne l'habitude.

Au coup de onze heures, les portes s'ouvrent exactement. Quelques rares joueurs ou joueuses pénètrent et s'approchent des tables qu'ils regardent comme on regarde un vieil ami pour s'assurer qu'il n'est pas changé.

Mais personne n'ose tenter l'aventure. C'est comme au bain froid, à qui tâtera l'eau le premier. On rôde, on attend.

Il est tout à fait caractéristique ce quart d'heure précédant un combat qui ne s'arrêtera plus.

Enfin arrive un fanatique.

Celui-là vient de loin. Il a fait ses deux ou trois cents lieues pour ne pas manquer la cérémonie de l'ouverture, car il s'agit pour lui d'expérimenter une martingale inventée pendant l'hiver. Ce n'est pas un homme, c'est un tourbillon. Il entre tout essoufflé, car il a couru depuis son hôtel, désespéré qu'il est d'avoir perdu cinq minutes.

Attention, il n'hésite pas, il va droit à l'ennemi.

— Dix louis à rouge!

Et la bille de grincer comme une mécanique ankylosée. On dirait que la roulette se détire les bras en disant :

— Croyez-moi, vous auriez mieux fait, dans votre intérêt, de me laisser dormir.

Un spectacle étrange, je vous le répète. Plus tard, en effet, quand l'action est engagée dans son plein, lorsque la foule abonde, il serait impossible de retrouver les mêmes impressions. C'est comme qui dirait un champ de bataille vu à quatre heures du matin, quand les deux armées en présence tirent le premier coup de fusil.

— Ces coups de fusil-là seront tirés gaiement cette année.

Jamais, notamment, le programme princier de Bade n'avait groupé plus d'attractions irrésistibles.

Dès ce mois-ci la troupe des Italiens va donner des représentations dans cette exquisite vallée de Lichtenthal, où le printemps est une merveilleuse chose dont les Parisiens ne se doutent pas. Puis ce sera une suite non interrompue de prodiges et de séductions. Le Palais-Royal avec ses bouffonneries; la Comédie-Française représentée par Favart et Delaunay... Je renonce à dénombrer. Supposez l'impossible et vous aurez la vérité.

Si, d'ailleurs, je vous ai parlé de Bade, ce n'est pas pour vous apprendre ce que vous savez déjà, aucun rendez-vous de toutes les élégances n'étant mieux consacré que celui-là : c'est pour vous raconter une anecdote dont je fus témoin oculaire.

C'était précisément au mois de mai que se passait la scène, précisément aussi dans cette allée de Lichtenthal, qui, à cette époque, n'est qu'une longue corbeille de fleurs et de verdure aux senteurs pénétrantes.

Par une belle matinée, je marchais, moitié songeant, moitié flânant, sous les chênes séculaires qui bordent de chaque côté la promenade célèbre.

Soudain, à quelque distance devant moi, j'aper-

çus un jeune homme blond qui paraissait fort occupé. Occupé à quoi?

La curiosité s'empara de moi, comme de raison, et je regardai avec plus d'attention.

Parbleu! n'aurais-je pas dû m'en douter tout d'abord. Quand on a vingt-cinq ans à cette époque de l'année, dans ce joli mois de mai chanté par les poètes, est-il une occupation plus naturelle?

Le jeune homme, dans la solitude et le recueillement, effeuillait une pâle marguerite.

Il l'effeuillait, en pensant à elle, pour savoir s'il en était aimé un peu, passionnément ou pas du tout. A elle, quelque charmante amoureuse dont l'image le poursuivait, ce rêveur. Heureux âge! douce poésie!

Tandis que je m'exaltais un brin à ce ressouvenir, j'étais arrivé tout près du jeune homme, trop absorbé pour s'apercevoir de mon voisinage.

Et au moment où la dernière pétale de la marguerite tombait, je l'entendis murmurer avec émotion :

— Trente-cinq!... Je mettrai en plein sur ce numéro-là.

O Goethe! ô Schiller! ô Faust!...

— Un lecteur de cette chronique a bien voulu nous adresser une lettre la semaine dernière pour nous demander un renseignement. Notre abonné nous demande de lui dire à quelle époque s'ouvrira décidément le nouvel Opéra.

Nous sommes allé aux renseignements à son intention. Qu'il ne se presse pas, s'il désire ne venir à Paris que pour assister à cette solennité, car elle ne pourra avoir lieu avant le mois d'octobre 1872.

Les travaux de peintures intérieures ne sont pas ce qui retardera beaucoup, car la plupart d'entre eux sont exécutés, dans les ateliers même des artistes, sur des toiles qu'on adaptera ensuite. Mais il y a tout un monde d'aménagements à exécuter.

Les tapissiers à eux seuls en auront pour plus de six mois.

Bref, en admettant qu'aucun événement ne vienne entraver l'activité dévorante de M. Garnier, en supposant que les fonds ne manquent point, et soient libéralement octroyés par la Chambre, nous en avons pour plus de deux ans encore.

La construction de l'Opéra aura donc duré autant que le siège de Troie.

Aurons-nous reculé pour mieux admirer?

— Pauvre Ponsard! Il est dit que rien ne pourra secouer la poussière d'oubli qui s'accumule déjà sur sa tombe.

On avait pourtant fait des efforts inouïs pour arriver à produire une sensation. L'inauguration de sa statue, qui aura lieu de demain en huit à Vienne, sa patrie, avait été combinée de façon à solliciter l'attention publique.

D'abord la présence du prince Napoléon avec un premier discours, ensuite un second discours de M. Augier, un troisième discours de M. Édouard Thierry; une représentation de *Lucrece*, un banquet, une illumination.

Que dis-je! on était allé jusqu'à la cantate, comme pour un prince régnant. On avait fait rimer *Théâtre-Français avec succès*, et Ponsard avec art.

Zèle impuissant. La politique est venue se jeter à la traverse.

— Qui ça, Ponsard? Est-ce qu'on a trouvé des bombes chez lui?

— Serait-ce le nom d'un des agents qui ont arrêté l'avocat Protot?...

En vérité, je vous le dis, les temps sont durs pour les infortunés poètes. Que voulez-vous qu'ils deviennent s'ils n'ont même plus la ressource suprême de mourir pour faire parler d'eux?

— Puisque mort il y a, souffrez que je transcrive fidèlement le dialogue suivant entendu dans une boutique du boulevard.

Une dame (marchandant). — Combien cette broche et ces boucles d'oreilles en jais noir?...

— Quarante-cinq francs.

— Par exemple!

— Madame, c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus à la mode... *Le bijou-épidémie!*

PIERRE VÉRON.

M^e MARIE

Le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un homme, a dit Montesquieu, c'est de pouvoir parler avec assurance de son honnêteté après sa mort.

Certes, jamais parole ne fut mieux applicable qu'à propos de M^e Marie. Nous nous bornerons, néanmoins, à marquer les étapes successives de cette existence qui vient de s'éteindre.

Marie (Alexandre-Thomas) naquit à Auxerre le 15 février 1797.

Il fit à Paris ses études de droit, et il fut inscrit au barreau de la cour royale de cette ville en 1819. M^e Marie, séduit par les calmes jouissances de la science théorique, pensa un moment à se consacrer à l'enseignement du droit, mais il abandonna bientôt cette idée.

Il fallait, du reste, à son tempérament de tribun, l'apre attrait des vives émotions de la profession d'avocat. Cependant, il ne faudrait pas croire que M^e Marie n'eût pour la science qu'un simple caprice : sa coopération à plusieurs œuvres spéciales, et, par-dessus tout, ses remarquables plaidoiries en matière civile, prouvent suffisamment que son inclination pour les études scientifiques n'a point été une inclination capricieuse.

Ses débuts, au barreau de Paris, ont été des plus brillants. Dès 1830, il donna des preuves nombreuses de la puissance de son talent et de l'autorité de sa parole.

Puis, les affaires politiques de cette époque lui donnèrent bien vite le moyen de développer les puissantes facultés dont il était doué, et de prendre sa place parmi les avocats de premier ordre. Cette année-là, il fut nommé membre du conseil de l'ordre des avocats.

M^e Marie, l'avocat des causes politiques, était naturellement destiné à recevoir un mandat législatif de l'opposition ; mais avant qu'il eût été appelé à représenter le V^e arrondissement de Paris à la



M^e Marie, ancien membre du Gouvernement provisoire (décédé).

(D'après la photographie de Reutlinger.)

chambre des députés, M^e Marie avait déjà été nommé bâtonnier de l'ordre des avocats.

En 1848, il était désigné pour occuper une position plus importante : il devint membre du gouvernement provisoire.

225,276 voix l'appelèrent à siéger parmi les 34 représentants de la Seine. Après avoir créé, comme

ministre des travaux publics, les ateliers nationaux, M^e Marie passa à la commission exécutive, présida l'assemblée, et fut successivement ministre de l'intérieur et ministre de la justice.

En 1849, il ne fut pas réélu. Puis, après les événements qui se succédèrent, il fut ramené au barreau, le point de départ de son talent et de sa légitime célébrité.

Marseille, en 1863, l'envoyait au Corps législatif.

Chacun reconnaîtra qu'à de puissantes facultés et à un grand talent oratoire, M^e Marie a su unir la dignité du caractère et une fidélité inébranlable à ses convictions.

Les témoignages d'estime, de considération et de respect ne lui ont jamais fait défaut, et les avocats de Paris, en fêtant au grand Hôtel la cinquantaine de M^e Marie, leur ancien bâtonnier, lui ont fait un honneur qu'il avait droit d'obtenir et qui, jusqu'alors, n'avait été accordé qu'à Berryer.

Marie, qui a tenu le pouvoir entre ses mains, est mort pauvre.

Ses obsèques, d'après ses recommandations mêmes, ont été des plus modestes. Cependant, l'assistance était si nombreuse, que la nef de l'église de Saint-Roch pouvait à peine la contenir.

C'est une gloire, a dit un de ses amis, qui ne doit pas échapper à l'attention de ses contemporains.

Et cet ami a dit vrai.

ÉTIÉVANT.

RÉUNION PUBLIQUE

COUR D'ALIGRE

Tout comme le théâtre de la Gaité, qui a ses représentations de jour et ses représentations du soir, les réunions publiques ont organisé deux séries de séances, les unes diurnes, les autres nocturnes. Celles de l'après-midi sont spécialement consacrées aux discussions qui touchent à l'armée; aux droits politiques du soldat.

Le soir, il y en a partout où l'on trouve un local



PARIS. — Réunions publiques. — Séance tenue cour d'Aligre, le samedi 30 avril.



Le plébiscite. — (Dessin d'Edmond Morin.)

assez vaste pour contenir un nombreux auditoire. En moyenne, on en compte douze par jour. Les plus importantes sont celles des Folies-Bergères, de la salle Molière, de la rue de la Fidélité, du gymnase Triat, du Pré-aux-Clercs, de la rue du Bac, des Cordeliers-Saint-Marcel, de l'avenue de Clichy, de la Marseillaise, de la cour d'Aligre. Dans toutes, en ce moment, le plébiscite est à l'ordre du jour et les moyens à employer pour le combattre sont le sujet de tous les discours. La modération, en général, n'est point le côté faible des orateurs, qui savent qu'on n'enlève pas l'enthousiasme des masses avec les périodes académiques. Aussi, quand la chaleur de l'éloquence n'est pas au diapason des passions populaires en ce moment surexcitées, les applaudissements sont réservés. Il y a du froid dans la salle. La violence, au contraire, amène les acclamations, les bravos, le tumulte, et il y a toujours là des gens qui aiment les manifestations bruyantes. Ceux qui crient le plus fort, croient avoir le plus raison. Dans ces réunions, il s'y dit d'occurrence des choses modérées; on les écoute parfois, mais les auditeurs les plus convaincus n'applaudissent que par un mouvement de tête approbatif. Si leur acquiescement était trop bruyant, ils seraient traités de froids patriotes, et on ne tolère pas même les tièdes. Les passions populaires, comme toutes les passions, politiques et autres, ne vivent que dans les extrêmes. Ce milieu-là est en général celui dans lequel s'agitent les réunions publiques à Paris.

La réunion dont notre gravure reproduit l'aspect s'est tenue samedi dernier dans la salle de la cour d'Aligre, rue Saint-Honoré, sous la présidence effective du citoyen Falcat et les présidences honoraires des citoyens Rochefort et Mégy.

Le président fait connaître à l'assemblée les arrestations opérées à la suite de la découverte du complot et le nom des citoyens arrêtés.

Après un discours du citoyen Lefrançais et un autre du citoyen Geoffroy, l'archi-citoyen Gagne monte à la tribune pour prophétiser l'achi-unité républicaine et déclarer qu'il votera archi-oui pour l'archi-république universelle. L'archi-père de l'Unité, termine la séance en récitant la fable de La Fontaine : *Les Animaux malades de la peste*. L'enthousiasme n'est pas réveillé et l'assistance se sépare calme et muette.

Cela n'arrive pas tous les jours.

MAXIME VAUVERT.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

LE BARON PEYRUSSE

(Suite et fin.)

L'intérêt du *Mémorial* de M. le baron Peyrusse s'accroît visiblement avec la marche des événements. Les mauvais jours l'ont rapproché du maître, et l'ont mis à même de rapporter bien des choses. Il traverse avec l'Empereur le midi de la France pour aller à l'île d'Elbe, et sa connaissance de la langue provençale ne lui est pas inutile dans ce dangereux voyage :

« A Orange, à Avignon, nous fûmes assourdis des cris de : *Vive le roi ! vive Louis XVIII ! à bas Napoléon !* Je faisais, tapi dans ma voiture, des réflexions bien amères sur l'instabilité des grandeurs humaines, me contentant d'envisager tous ces visages frénétiques. A Orgon, petit village où les relais avaient été placés, la rage du peuple était à son comble. Devant l'auberge même, où l'on avait forcé les relais à s'établir, on avait suspendu un mannequin représentant Sa Majesté, en habit vert de sa garde, avec un papier ensanglanté sur sa poitrine. La populace des deux sexes se pressait, se cramponnait à la voiture de Sa Majesté et cherchait à la

voir pour lui adresser les plus fortes injures. Le danger était imminent; les commissaires s'empresèrent de descendre de leurs voitures pour se ranger autour de celle de l'Empereur. Transporté de colère à la vue de ces misérables, je m'élançai de la mienne pour me joindre aux commissaires; leur harangue et mes paroles, prononcées très-énergiquement en langue patoise, suspendirent les hurlements de la multitude. Les chevaux se trouvant attelés, on les lança au grand galop, et la rage des gens d'Orgon expira dans quelques jets de pierre lancés sur la voiture de Sa Majesté. »

Les détails du séjour à l'île d'Elbe sont très-complets et très-inédits. Quelques-uns entre mille :

« Comme j'avais les grandes entrées, Sa Majesté me fit l'honneur de m'admettre à son jeu, soit de domino, soit de reversi. Sa Majesté trichait volontiers au jeu. Souvent nous voulions bien ne pas nous en apercevoir, mais Son Altesse M^{me} Mère, dont j'avais souvent l'honneur d'être le vis-à-vis, lorsqu'elle fut arrivée dans l'île, usait souvent d'un droit que nous ne pouvions que rarement nous permettre : *Napoléon, vous vous trompez !* Sa Majesté, se voyant découverte, passait la main sur la table, brouillait tout, prenait nos napoléons, rentrait dans son intérieur où nous ne pouvions la suivre, et donnait notre argent à son valet de chambre Marchand, qui, le lendemain, le rendait aux volés.

« Sa Majesté fit l'acquisition d'un petit domaine appelé Saint-Martin. Il s'y trouvait une maisonnette que Sa Majesté fit agrandir et meubler avec goût, mais avec simplicité. La première fois que je visitai ce domaine, je vis l'Empereur occupé à détacher du grand ouvrage d'Égypte les belles gravures qui s'y trouvent, et donner ses soins pour qu'elles fussent collées sur les murs peints à la fresque. — *Avez-vous payé la maison, Peyrusse ?* me dit Sa Majesté. — Oui, sire. — *Je suis donc il maestro*, me répondit Sa Majesté, *ce sera la maison d'un bon bourgeois riche de quinze mille livres de rente.* »

« Cette maisonnette, placée au centre de vignobles très-considérables, présentait un aspect des plus pittoresques. — *Je m'attends bien*, me disait un jour Sa Majesté, *que mes grognards vendangeront mes vignes avant moi.* »

« Un jour, vers les derniers temps, l'Empereur rencontra le sergent des sapeurs : — *Eh bien ! grognard, tu t'ennuies ?* — Non, Sire, mais je ne m'amuse pas trop, toujours. — *Tu as tort, il faut prendre le temps comme il vient*, et, lui mettant un napoléon dans la main, il s'éloigna en faisant sonner l'argent qu'il avait dans son gousset et en fredonnant l'air :

Ça ne durera pas toujours,
Ça ne durera pas toujours.

« J'ai entendu l'Empereur dire à un colonel anglais :

« *La guerre est quelquefois une de ces héroïques nécessités qui relèvent le moral d'un peuple, et l'empêchent de s'atrophier dans de trop exclusives préoccupations d'intérêts matériels.* »

« Sa Majesté nous avait flattés de l'espoir de voir bientôt arriver dans l'île S. M. l'Impératrice et S. M. le roi de Rome. L'Empereur même avait annoncé que la garde n'attendait que l'arrivée de Leurs Majestés pour rendre à la ville le bal qu'elle en avait reçu. Déjà des préparatifs de réception avaient lieu à Marciana, jolie petite résidence dans l'île; on y bâtissait des cuisines; on y dressait des tentes; le garde-meuble y faisait transporter les effets et objets d'ameublement nécessaires. Tout concourait à nous laisser dans l'espoir que Sa Majesté nous avait donné.

« Un bâtiment parut en vue. Une chaloupe du port fut le reconnaître. Nous la vîmes se diriger avec le bâtiment hélé vers la baie de Marciana. Le départ de l'Empereur et celui du grand maréchal ne nous laissèrent plus de doute. Nous nous réjouîmes et pour l'Empereur et pour nous tous de cette heureuse arrivée; nous revenions des impressions

peu favorables que nous causait l'indifférence de S. M. l'Impératrice. Son entrée dans Porto Ferrajo était annoncée. Les canonnières étaient à leurs pièces pour saluer par cent coups de canon cet heureux événement, mais ce fut un rêve! Au bout de quatre jours, Sa Majesté rentra dans Porto-Ferrajo, et le bâtiment fut en vue, sortant des eaux de Marciana. L'Empereur avait reçu la visite de la comtesse Walewska et du comte Walewski, son fils... »

D'après tous les détails consignés par le baron Peyrusse, on voit une fois de plus que le retour de 1815 fut pour ainsi dire forcé par des complications financières et par les nouvelles qu'on avait reçues des mauvaises dispositions du congrès de Vienne. Je ne saurais omettre ici la façon dont l'Empereur s'y prit pour aviser son trésorier :

« Sa Majesté était à Rio. Je profitai de son absence pour aller causer avec M. Rathery, son secrétaire. Je le trouvai lisant dans le cabinet de Sa Majesté. En m'approchant d'un très-beau livre ouvert sur la table de l'Empereur, je vis que Sa Majesté venait de cesser la lecture d'une tragédie de *Mithridate*, et je vis, marqués d'un coup d'ongle, les vers suivants :

« Ou lassés ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis. »

« J'avais vu toutes les défections... Le sentiment qui agitait Sa Majesté en signalant ces deux vers, était vrai et bien senti.

« Le 22 février, j'étais dans ma chambre avec l'intendant de l'île; Sa Majesté y entra sans être précédée, mit la tête à la fenêtre qui donnait sur les jardins de la caserne, et, voyant les arrangements et dispositions des grenadiers, assura qu'elle les mettrait à même de se mieux établir. Sa Majesté me parut fortement préoccupée; ses regards ne se fixaient sur rien; la présence de l'intendant gênait l'Empereur; mais l'étiquette ne permettait pas à ce fonctionnaire de quitter la présence de Sa Majesté. Après plusieurs questions, l'Empereur nous quitta pour passer dans l'appartement du général Drouot, qui était voisin du mien. Je ne tardai pas à être mandé au palais. Parvenu dans le cabinet de Sa Majesté, son secrétaire, M. Rathery, en sortit, fermant derrière lui toutes les portes. Les regards de Sa Majesté fixés sur moi, son silence, son hésitation augmentaient mon étonnement. — « Eh bien ! Peyrusse, qu'est-ce qu'on dit de nouveau ? Que vous disait l'intendant ? — Sire, au moment où « Votre Majesté m'a fait l'honneur de venir chez « moi, nous causions avec Balbiani des bruits qui « circulaient dans la ville, que Votre Majesté irait « rejoindre le roi de Naples... — Eh bien, répondit « l'Empereur en se rapprochant de moi et en posant « sa main sur ma joue en signe de bienveillance, « vous êtes deux nigauds... Avez-vous beaucoup « d'argent?... Combien pèse un million en or?... « combien pèsent 100,000 francs ? combien pèse une « malle de livres?... » Je rassemblai mes esprits, étonné de toutes ces demandes qui n'avaient entre elles aucun rapport, pour satisfaire à toutes ces questions. — « Eh bien, monsieur le trésorier, prenez « des malles, mettez-y de l'or, et, par dessus, des « livres de ma bibliothèque, que Marchand vous « livrera; renvoyez tout votre monde; faites vous- « même vos emballages, serrez vos malles... Payez... « mais ne payez pas... Dépensez les francesconi, si « vous en avez... Je crois inutile de vous dire de « tenir tout ce que je vous dis secret... » Sa Majesté me congédia sans m'avoir rien dit; j'étais stupéfait... »

On jugera par cet extrait de l'importance du reste. Si je me laissais aller, tout le volume y passerait; mais j'ai trop pris déjà, et il faut me priver du plaisir de faire apprécier la dernière partie de ce *Mémorial*, celle qui a trait à la période la plus émouvante des Cent-Jours, je veux parler du débarquement au golfe Juan, et de la marche du bataillon de l'île d'Elbe sur Paris. Nulle part, les faits ne sont racontés d'une façon plus saisissante.

M. Cornet-Peyrusse a joint au *Mémorial* de son beau-père un recueil complet de pièces justificatives.

Au point de vue historique, c'est une annexe utile; elle a de plus offert le meilleur moyen de réduire à néant deux lignes injustes écrites par l'Empereur à Sainte-Hélène, en un moment où de faux rapports et des informations incomplètes avaient fait croire que son ancien trésorier général gardait indûment une somme reçue de la banque Torlonia. Sans cesser d'ailleurs de respecter profondément la mémoire de son ancien maître, le baron Peyrusse avait tenu à honneur de bien établir tout l'intégrité de sa gestion, et il n'en aurait point fourni les preuves, que les témoignages affectueux des exécuteurs testamentaires de Napoléon eussent suffi pour rétablir à jamais la vérité.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

LE PLÉBISCITE

Laissez le crayon d'Ed. Morin se livrer à toute son humeur et vous verrez comment ce *fou du logis* (c'est du crayon que je parle) saura faire d'un sujet abstrait une spirituelle fantaisie.

Tout est facile au talent de cet artiste. Sa verve saisit le motif d'un dessin, en étroit l'idée, en exprime toute la capricieuse conception, et la donnée la plus banale lui sert de thème à broder la plus ingénieuse féerie. Morin aborde la métaphysique avec le même entrain qu'un sujet dramatique, avec la même fraîcheur d'idées qu'une idylle. Une abstraction politique ne lui fait pas peur, et il ne dit pas non au plébiscite... s'il s'agit de le traduire en vignette.

Et comme il le traduit!

Par la vertu de son crayon magique il transforme l'urne plébiscitaire en une mystérieuse marmite qui rappelle celle des sorcières de Macbeth. Dans ce vase sacré, mijote le vote populaire. Le feu chargé d'entretenir l'ébullition est alimenté par le *bois mort* du vieil arbre de la constitution que l'Empereur a élagué avec son sécateur souverain.

Et de cette ébullition sortira le *Oui* qui dissipe les ténèbres, fonde la liberté, assure l'ordre et ramène la confiance. — A cette heure, il ne peut être traduit que par un point d'interrogation.

LÉO DE BERNARD.

LES BRIGANDS DE LA GRÈCE

Presque tous les journaux de la semaine dernière ont raconté la tragique aventure de ces voyageurs qui, revenant de visiter le champ de bataille de Marathon, ont été attaqués par des brigands. Envoyé en mission du ministère de l'instruction publique en Orient, nous avons fait cette excursion de Marathon qui est un pèlerinage obligé pour les touristes, et nous en avons rapporté des croquis qui nous ont permis l'exécution du grand dessin qu'on trouvera ici et qui retrace exactement les lieux et les types.

Voici les principaux détails que nous fournissent sur ce triste événement, soit les divers journaux de la France et de l'étranger, soit nos informations particulières.

Dans les premiers jours du mois d'avril dernier, des Anglais de haute distinction, qui faisaient un voyage de plaisir en Orient et se trouvaient de passage à Athènes, lord et lady Muncaster et leur ami M. Frédéric Vyner, frère cadet de lady Grey, formèrent le projet de visiter la plaine de Marathon, située à environ quatre lieues d'Athènes.

Un des secrétaires de la légation britannique, M. Herbert s'offrit pour accompagner les voyageurs, auxquels s'adjoignirent encore M. le comte de Boyd, secrétaire de la légation italienne, et M. et M^{me} Lloyd, qui amenèrent avec eux, comme à une partie de plaisir, leur jeune enfant âgé de cinq ans.

Le 11 avril, à six heures du matin, cette société partit d'Athènes dans des voitures escortées par quatre gendarmes à cheval, et sous la direction d'un Souliote, nommé Alexandros, qui passait pour l'un des plus intelligents interprètes du pays.

Dans la plaine de Marathon, nos voyageurs rencontrèrent d'abord un petit détachement de six soldats d'infanterie, et bientôt après un autre détachement de vingt-cinq soldats, qui avaient l'air de faire une ronde. Tout semblait donc devoir assurer leur sécurité.

Après avoir visité la plaine, la journée étant déjà fort avancée, ils songèrent à retourner à Athènes. Ils laissèrent derrière eux le détachement de vingt-cinq soldats. Ils rencontrèrent de nouveau les six autres qu'ils dépassèrent aussi.

Vers quatre heures et demie du soir, les voyageurs entrèrent dans un épais taillis que la route traverse, près du pont de Pikermi, rendu déjà célèbre par les découvertes géologiques de M. Albert Gaudry,

Tout à coup, des coups de fusil partent des deux côtés de la route; deux gendarmes d'escorte tombent, l'un tué roide, l'autre mortellement blessé. Une vingtaine de brigands s'élancent sur les voitures, en arrachent les voyageurs, et, les menaçant de leurs couteaux pour les obliger à marcher, les entraînent vers la montagne voisine. Ils quittaient à peine la route, quand parurent les six soldats, qui accouraient au bruit des coups de fusil. Ces militaires firent feu sur les brigands qui ripostèrent. Mais les soldats étant trop inférieurs en nombre, les bandits purent effectuer leur retraite en emmenant avec eux leurs prisonniers dans les gorges du Pentélique.

Au bout de deux heures de marche, se trouvant embarrassés et retardés par les femmes et l'enfant, ils les placèrent sur les chevaux des deux gendarmes tués, et leur laissèrent la liberté.

Quant aux cinq *gen'lemen*, ils les obligèrent à les suivre par les sentiers escarpés et les ravins de la montagne, pendant quarante-huit heures.

Quand ils se crurent assez loin et en sûreté, les bandits firent halte et commencèrent à traiter de la rançon des prétendus cousins de la reine d'Angleterre; ils demandèrent d'abord 50,000 livres sterling en or (1,200,000 francs). Mais après de longs pourparlers entre l'interprète Alexandros et le chef de la troupe, la rançon fut réduite à 25,000 livres sterling (600,000 francs), sous la condition que la légation britannique obtiendrait du gouvernement grec l'amnistie pleine et entière pour toute la bande.

Il fut décidé que lord Muncaster retournerait à Athènes pour s'y procurer les 25,000 livres sterling et obtenir l'amnistie réclamée.

A peine revenu à Athènes, lord Muncaster put, à l'aide de la légation britannique, réunir les 25,000 livres sterling. Mais il ne fut pas possible d'obtenir du gouvernement grec l'amnistie que les brigands exigeaient, cela étant contraire à la constitution hellénique. Cependant un moyen terme fut proposé. Il consistait à recevoir les brigands sur un navire de guerre anglais, et à les transporter hors du territoire grec, quelque part, où on les laisserait libres, avec les 600,000 francs promis. On ne sait pour quel motif ce projet n'a pu être mis à exécution. Serrés de près et traqués par des troupes grecques envoyées à leur poursuite, les brigands se sont réfugiés dans une tour, au bord de la mer, près d'Oropo, au nord de la plaine de Marathon, où ils se sont, paraît-il, solidement établis. Mais il est impossible qu'ils résistent longtemps aux soldats nombreux qui les assiègent. D'après les dernières nouvelles, sept des leurs (quelques journaux disent treize) auraient été tués dans diverses rencontres, et leurs têtes seraient exposées en public à Athènes; cinq autres seraient prisonniers et allaient être interrogés par la justice.

Quant aux quatre voyageurs restés aux mains des brigands, ces misérables les ont tués quand ils se sont vus poursuivis et cernés par les troupes.

Les corps du comte de Boyd et de MM. Herbert, Vyner et Lloyd ont été retrouvés et transportés à Athènes, où on leur a fait des obsèques solennelles auxquelles le roi, la reine, toutes les autorités et toute la population d'Athènes ont assisté avec une émotion profonde.

D'après des informations particulières, la troupe des brigands, venant de Turquie, se composait, au commencement, de 22 bandits, presque tous bergers (quelles mœurs pastorales!), dont 18 seraient originaires de la Thessalie et de l'Épire, provinces

turques. Leur chef, un homme énergique et violent, d'un caractère dur et sans pitié, se nomme ou se nommait — car on dit qu'il a été tué — Takos Arvanitakos.

Cependant dans cette bande il y avait deux Grecs de pure race hellénique, portant les noms de *Périclès* et de *Léonidas*!!

HENRY DE MONTAUT.

SALON DE 1870

I

Au dire du livret, le Salon qui vient de s'ouvrir serait le quatre-vingt-huitième dont Paris a le spectacle depuis 1673. En quoi le livret se trompe. En effet, avant 1673 (en 1667, 1669 et 1671), l'on eut des expositions publiques de tableaux et de sculptures, et cela en conformité d'une lettre de Colbert, du 9 juin 1666, — je précise, — décidant que ces solennités auraient lieu tous les deux ans, à l'époque de la semaine sainte. C'est, il est vrai, en 1673 que fut dressée pour la première fois la nomenclature des ouvrages exposés; cependant l'on négligea encore cette mesure utile et prévoyante lors des Salons de 1675, de 1681, de 1683, de 1706, de 1725 et de 1727, et ce n'est qu'à partir de 1737 que devint enfin régulière et se poursuivit sans interruption la publication des catalogues explicatifs. Or, en tenant compte, ce qui me paraît de toute justice, des Salons qui n'ont point laissé de livret comme témoignage de leur existence, dont on connaît très-bien, néanmoins, les jours d'ouverture et de clôture, le degré d'importance, les circonstances qui les signalèrent, celui de 1673 n'est donc plus le premier en date, mais seulement le quatrième, et, conséquemment, celui de la présente année doit prendre le numéro quatre-vingt-dix-huit sur la liste de nos expositions officielles d'œuvres d'art.

Voici, d'ailleurs, comment se répartissent ces quatre-vingt-dix-huit expositions. Le règne de Louis XIV en vit dix; il s'en organisa vingt-six sous Louis XV; sous Louis XVI, neuf, en y comprenant celle de 1791; neuf également pendant la période républicaine, et cinq marquèrent le premier régime impérial; enfin, on en relève six sous la Restauration, seize pendant la monarchie de Juillet, quatre de 1848 à 1852, et treize depuis l'avènement du second empire.

Encore quelques chiffres, s'il vous plaît, mais ceux-là d'un autre caractère.

Le Salon actuel est plus abondamment pourvu en peintures, dessins, gravures et morceaux de sculpture que ne le fut l'exposition de 1848, où l'on reçut pourtant sans examen cinq mille cent quatre-vingts ouvrages, que ne le fut aussi l'exposition universelle de 1855, laquelle en réunit cinq mille cent vingt huit, venus de tous les coins du monde, où la France étala, non sans un légitime orgueil, un demi-siècle de travail et de gloire. A ce point que si vastes et si profondes qu'elles soient, les galeries ordinaires des Champs-Élysées ne pouvant contenir toutes les pièces que l'aréopage venait de déclarer dignes de la publicité officielle, il a fallu en organiser hâtivement de nouvelles.

Mon Dieu, voilà qui serait pour le mieux, et j'applaudirais de toutes mes forces, si le jury chargé d'admettre et d'exclure n'avait laissé entrer, en même temps que les bons ouvrages, rien qu'une petite quantité de médiocres; car il ne faut décourager personne. Mais, quoi! son indulgence s'est étendue sur une masse de cadres d'une fantaisie déraisonnable, ou bien que distinguent surtout des défauts énormes ou grotesques, et je crains fort que le public ne lui sache aucun gré d'une complaisance assurément plus propre à développer le mauvais goût et l'indifférence des artistes qu'à exercer sur leurs progrès une influence heureuse. Non, non, l'indulgence excessive n'est point favorable aux Salons; on peut même affirmer qu'elle en amoindrit la signification. Autrefois l'Exposition était une lutte pour laquelle chacun, au courant des difficultés qui allaient se présenter, s'appliquait à les vaincre, se fortifiait et s'enflammait. De là des efforts vigoureux et constants, une inquiétude salutaire. Tandis qu'à



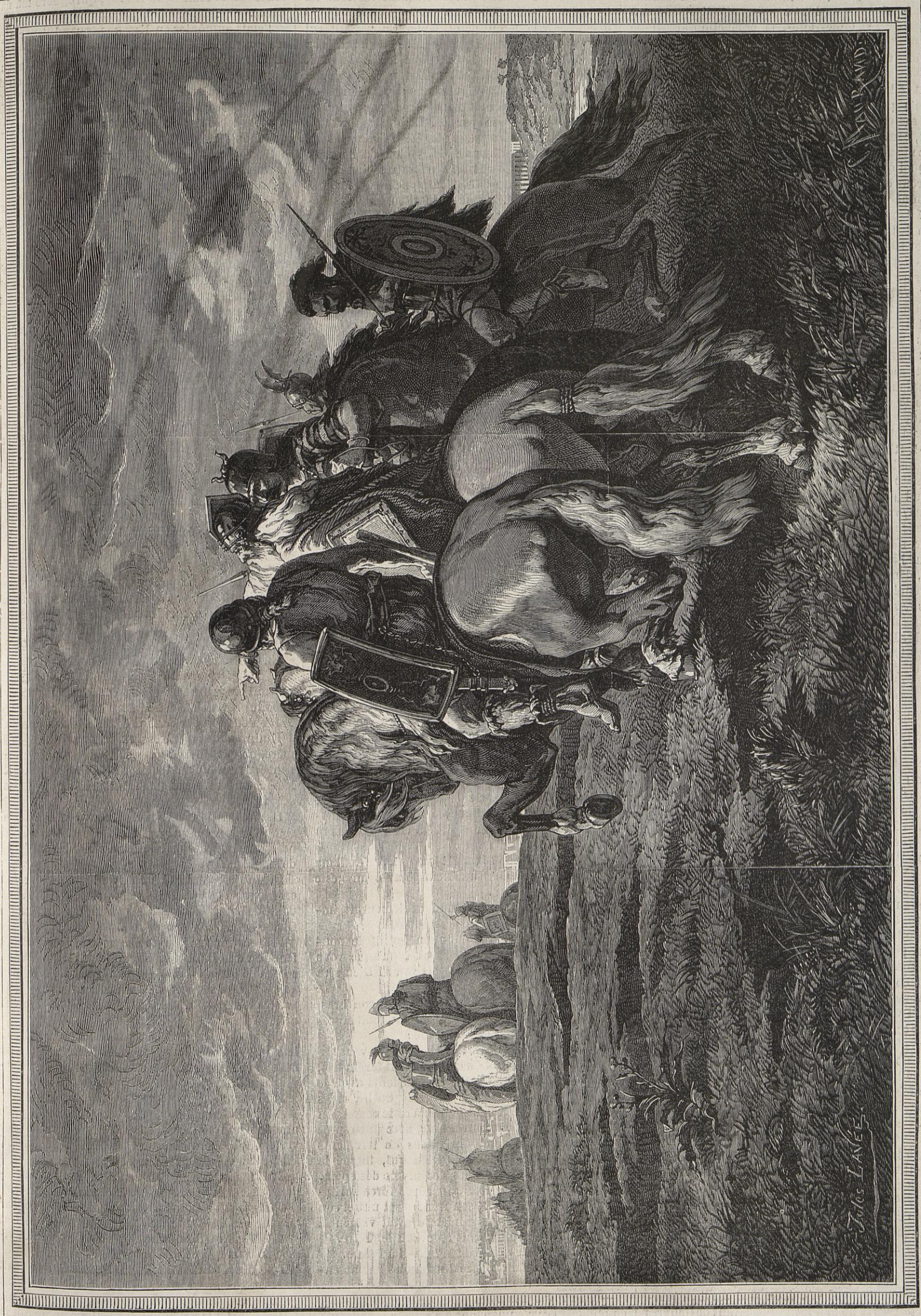
GRÈCE. — Meurtre de sujets Anglais et Italiens. — Bivouac de Clephthes dans les défilés de Marathon. — (Dessin de M. H. de Montaut.)

Pont de Pilkermi.

Village de Vrana.

Plaine de Marathon.

Baie de Marathon.



PARIS. — Ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts. — Les Barbares devant Rome. — Tableau de M. Luminais (photographie de M. Godet.)

Baie de Marathon.

Plaine de Marathon.

Village de Vrana.

Pont de Finkertul.

Remarque sur les arts et l'industrie.

présent, beaucoup, satisfaits d'en franchir facilement les portes, se contentent de la considérer comme une foire d'œuvres d'art avec laquelle il n'y a pas à se gêner. Ah! mes amis, la production artistique ne se juge pas par le nombre; c'est par la qualité qu'elle vaut quelque chose; on ne compte point les œuvres d'art, on les pèse, et si le Salon de 1870, au lieu d'inscrire à son livret cinq mille quatre cent trente-quatre objets de genres différents, en comptait seulement deux mille, comme il aurait plus d'éclat, comme il laisserait dans l'esprit de tous une trace meilleure et plus saine!

Quoi qu'il en soit, l'immense bazar est ouvert; entrons et commençons la revue des parois échantillonnées de tableaux.

Mais nous ferons un choix. L'étude et la description de tant de cadres nous mènerait loin, et nous aurons à mieux employer nos peines qu'à l'examen de toiles sans valeur. A quoi bon, par exemple, s'arrêter au *Centaure* et au *Calvaire* de M. Bellet du Poissat? L'art est-il pour quelque chose dans ces compositions dont la peinture extravagante, autant que la couleur est sauvage et le dessin médiocre? Je ne le pense pas. Il n'est pour rien surtout dans le *Christ mort*, de M. Leullier, sous tous les rapports d'une faiblesse plus facile à qualifier qu'à expliquer; pour rien dans les *Muses ivres* de M. Riesener; pour rien dans le *Christ* de M. Nanteuil, auquel on doit tant de lithographies excellentes et beaucoup de tableaux détestables; pour rien dans le *Paysage de la Bérésina*, de M. Rigo, dans le plafond de M. Rodriguez, dans la grande machine de M. Janmot.

Est-ce tout? Non, certes. Mais la belle avance, quand j'aurai dit que M. Poncet, peintre d'un *Noli me tangere* fort estimable vraiment, travaillé avec patience dans toutes ses parties, expose une *Ariane*, roide, sèche, gauche, de la plus affligeante froideur; quand j'aurai dit encore que l'on voit de M^{lle} Ferrère, dans la même salle, une très-fine et très-déli-cate étude de jeune fille, intitulée *la Romance*, et une *Chasseresse*, sur laquelle le jury eût sagement fait de donner un bon tour de clef; quand j'aurai dit enfin que M. Doré, le trop infatigable M. Doré, au lieu de cultiver avec un soin jaloux ses précieuses facultés d'invention et d'assimilation, se montre de moins en moins en état d'aborder les grandes œuvres peintes!

Témoin celle inscrite au livret de cette année, sous le titre de *l'Aumône*. La scène se passe en Espagne, à la porte d'une église. On y voit des gitanoes et des gitanoes à droite et à gauche, une signora au centre; mais, là-dedans, tout manque, le dessin, la couleur, la facture, le caractère et le reste. Remarquez, je vous prie, le caniche planté sur ses pattes, au premier plan de la composition. Est-il Dieu possible que celui qui a improvisé à bride abattue mille et mille charmants croquis, soit aussi l'auteur d'une pareille caricature! Et les chairs! et les étoffes! et les murailles! Ah! faire remuer des personnages sur un petit carré de papier n'est pas tout à fait la même chose que de couvrir une toile de figures aussi grandes que dans la nature; trouver un effet piquant sur une surface large comme la main, et, par une amusante disposition de blancs et de noirs, obtenir l'aspect du mouvement et de la vie, c'est beaucoup; mais remplir un vaste cadre de ce mouvement et de cette existence, sans comparaison, c'est immensément davantage. Non, le pinceau n'est point un outil aussi maniable que le crayon, et l'esprit le plus actif, le plus délié ne saurait suppléer à tout. Puisse, une autre fois, M. Doré mieux mesurer son tempérament et ses forces! Que dis-je! Il est temps pour lui d'aviser. Car si cette nouvelle épreuve ne lui ouvre pas les yeux sur l'insuffisance de ses moyens, si elle ne l'oblige pas à renforcer ses qualités d'études qui lui permettent de se montrer indépendant et original sans dommage pour l'art, sans danger pour lui-même, eh bien, il s'égarera de plus en plus, il tombera de chute en chute, et finira par ne laisser que le souvenir de travaux inutiles, abordés avec une inconcevable légèreté, exécutés sans conscience ni dévouement.

Je m'aperçois que je suis allé au hasard d'un cadre à l'autre et le hasard m'a bien mal servi aujourd'hui, puisqu'il ne m'a mené que devant des œuvres pour lesquelles je n'éprouve aucun penchant. Mais

à tout il y a commencement; le premier jour il n'est guère aisé de démêler entre trois mille tableaux les bons des mauvais. Or, je suis certain que les sujets d'applaudir ne feront point faute. En passant j'ai entrevu une page brillante de M. Matejko, l'*Union de Lublin*; une douce et pâle effigie de M. Cabanel, un fier portrait de M. Carolus Duran, la *Salomé* de M. Régnault, étrange comme une apparition et que bien des gens reverront dans leurs rêves; un portrait de dame exposé par M. Leibl, la *Vérité* de M. Lefebvre, des paysages de M^{me} Collart et de M. Bernier, des poissons de M. Vollon, des fleurs de M^{me} Escallier; que sais-je? cent autres choses encore: des parisiennes de M. Toulmouche, des femmes du Finistère de M. Breton, des Italiennes de M. Hébert; et puis, de grandes toiles de MM. Dehodencq et Robert Fleury, des petites de MM. Zamacoïs et Vibert, des compositions de M. Delaunay, une *idylle* de M. Lévy, une *fellah* de M. Bonnat; j'ai découvert aussi, heureuse aventure, des œuvres très-intéressantes de débutants, et voilà pour les articles qui vont suivre de belles occasions de louange en réserve.

Mais il faut terminer, et pour finir mieux que je n'ai commencé, j'appelle l'attention du lecteur sur la gravure que nous publions. Il s'agit d'un tableau de M. Luminais. Artiste plein de feu et d'invention, praticien hardi et pittoresque, souvent coloriste, dessinateur quelquefois, M. Luminais a beaucoup de partisans et mérite d'en avoir. Considérez sa composition intitulée *En vue de Rome*. Les farouches compagnons d'Attila ont un aspect terrible; ils marchent au milieu d'un bon paysage, sur un terrain solide et bien peint.

OLIVIER MERSON.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

Et le prêtre, assis sur un tronc d'arbre, avait penché sa main sur son front décoloré.

— Mon père, dit avec effort le pénitent, qui s'était jeté à genoux, toutes les fautes de ma vie s'effacent devant une seule. J'ai commis un crime, mon père, un crime affreux!... il y a douze années... ici... dans cette maison... j'ai assassiné un vieillard!...

— Misérable! c'était vous? vous?... s'écria Germain, se redressant avec horreur.

— Mon père, je me suis repenti... je me repens... Ne suis-je pas digne de miséricorde, puisque je vais me tuer pour expier?... Pardonnez, mon père!...

— A vous! pardon? Jamais! jamais!... s'exclama l'abbé, en écartant le jeune homme avec un geste de profonde répulsion.

Eperdu, terrifié, le commandant demeurait immobile à sa place.

— Eh bien! s'écria-t-il enfin, en levant de nouveau le pistolet d'un air de révolte, puisque vous ne voulez pas m'absoudre, je vais voir si Dieu sera plus clément!...

La main du prêtre arrêta de nouveau son bras, en même temps que sa voix laissait tomber ces mots comme dans un râle d'agonie:

— Sarda était mon père!... Comprenez-vous?

La surprise et l'effroi du commandant furent tels, qu'il s'imagina pendant quelques instants avoir le délire: il en oublia sa mort qui était proche, et les circonstances qui l'avaient poussé à cette confession suprême; il regardait tour à tour, avec une espèce d'hébétement, ces alentours pleins de terrifiants souvenirs, et cet homme de Dieu qui, tombé la face en terre, priait avec des accents de désespoir.

Quand Germain se releva, par une force surnaturelle venue d'en haut, son front était uni et son regard calme; le saint ministère avait vaincu la personnalité: l'homme était redevenu le prêtre.

— Achevez votre confession? dit-il à Pierre.

Quand ce fut fait, et que les paroles sacramentelles de l'absolution eurent été prononcées:

— La Providence a des voies cachées, dit l'abbé, en obligeant le commandant à s'asseoir près de lui; c'est elle, sans doute, qui m'a inspiré de venir prier

dans la demeure où périt mon père, pendant l'absence de la famille de Létang, qui ignore ma naissance.

J'étais aumônier en Espagne, quand j'appris par un journal la désertion de mon frère, et le crime dont il était accusé; depuis je n'avais eu aucune nouvelle; resté seul à Ax, je n'ai pu résister au désir que j'avais dès longtemps de faire ce triste pèlerinage. Ce que j'ai appris me navra le cœur et me console à la fois; car je sais du moins aujourd'hui que mon frère est innocent.

Et vous? interrompit-il brusquement, en tournant vers le meurtrier ses yeux rougis de pleurs, qu'allez-vous faire maintenant?

— Ce que j'ai promis, dit simplement le commandant, qui avait raconté la scène de la nuit dans sa confession.

L'austère et saint personnage parut un instant combattre entre sa haine pour l'assassin de son père et les sentiments de mansuétude qu'il avait puisés dans son détachement de toutes choses.

Il se leva, et se plaçant devant Pierre:

— Un suicide ne rachète pas un forfait, dit-il avec un accent inspiré; M. le baron a disposé de votre existence, en fils du siècle qu'il est: moi, prêtre, je ne veux point que vous perdiez votre âme en vous tuant; je vais vous conduire au monastère d'Urgel; là, au milieu des pratiques austères et pieuses d'hommes meilleurs que vous, vous conquerrerez par le repentir et la pénitence le droit au pardon de Celui qui, seul, peut pardonner!...

Courbé sous la puissance de cette parole saintement exaltée, joignant les mains dans un transport de reconnaissance, la voix haletante et altérée par les émotions de cette nuit:

— Partons! s'écria Pierre!

XI

Dans ce même petit castel que nous avons eu l'occasion de décrire, se trouvaient réunis, un soir d'hiver, presque tous les personnages de cette histoire.

Trois années les ont peu changés, si ce n'est Claire.

En rentrant à Ax, après la scène des montagnes, M^{lle} de Létang avait été prise d'une fièvre violente, qui mit ses jours en danger; ces événements tragiques lui revenaient à l'esprit par accès fréquents, et la faisaient tomber dans des convulsions affreuses.

Enfin, quand, grâce aux soins obstinés de sa mère, on eût abordé une sorte de convalescence, l'abbé, ayant été admis auprès d'elle, lui avait fait le récit du sauvetage quasi miraculeux qu'il avait accompli.

Dès lors, la jeune fille sembla supporter avec résignation le coup qui avait brisé son amour, mais on put remarquer qu'elle frissonnait au seul nom de Bertrand.

Et si le père sut gré à son vieil ami de s'être mis en travers de la mésalliance qu'il avait été sur le point de contracter, il n'est pas moins douteux que Claire ne lui gardât rancune.

Elle eût repoussé avec horreur l'idée d'être la femme d'un criminel, mais explique qui pourra cette contradiction, elle l'aimait quand même, et ne pouvait distraire sa pensée de son souvenir.

Arcanes du cœur féminin, où l'argile est souvent mêlée à l'or!

Triste et silencieuse, comme toujours, depuis leur retour à Toulouse, M^{lle} de Létang est assise dans le salon, auprès de sa mère occupée d'un ouvrage de broderie.

Paul travaille à quelque devoir latin.

Appuyé à la même table, sur laquelle est posée une lampe recouverte de son abat-jour de soie verte, l'abbé Germain, tout en lisant un journal, guette son élève du coin de l'œil.

Et le baron arpente le salon à pas lents, et considère parfois sa fille avec une émotion concentrée.

C'est qu'elle est plus pâle et plus affaissée de jour en jour: son attitude, ses traits amaigris, portent cette empreinte de douleur qu'on remarque au visage de ceux qui ne veulent pas être consolés.

Tout à coup, au milieu du silence qui régnait dans cette réunion, résonna la sonnette de la grille extérieure.

Peu d'instants après, un domestique annonçait le père Bertrand.

A ce nom, le visage de la jeune fille se colora d'une rougeur subite, baissant les yeux sous le regard dont l'avait enveloppée son père.

— Que vient il faire ici? Je ne veux pas le voir! s'écria-t-elle.

Mais le montagnard était déjà au milieu du salon. La physionomie attristée, la contenance abattue, il s'avança vers le baron, lui remit une large enveloppe au cachet noir, et s'arrêta devant la jeune fille.

— Voilà! Mademoiselle, dit-il en tortillant entre ses mains son large chapeau, tout est fini!... Mais il est mort en bon chrétien, et il m'a fait appeler pour me demander pardon et me prier de venir vous rendre votre parole...

La jeune fille se renversa dans son fauteuil en couvrant son visage de ses mains.

Après avoir parcouru l'extrait mortuaire que lui adressait le prier du couvent d'Urgel, sur le désir que le frère Pierre en avait manifesté avant d'expirer, le baron essuya la première larme qui eût sillonné son mâle visage.

Mais elle devait être suivie de beaucoup d'autres, car lorsqu'il vint près de sa fille pour lui prodiguer des caresses et des consolations, en écartant ses mains, il poussa un cri déchirant :

Elle était morte!

La moralité de cette histoire vraie, sauf quelques détails, se déduit aisément.

Il n'est pas défendu de chercher à sortir de sa sphère quand on se sent des aspirations élevées : c'est une tendance commune de nos jours. Seulement, le simple bon sens devrait prescrire le droit chemin; les moyens ténébreux réussissent un temps... peut-être... Mais si rarement celui qui a traversé l'ignominie évite une terrible punition, qu'on ne s'explique pas qu'il y ait des êtres assez stupides pour ne pas comprendre que, toute morale à part, il est plus sûr de ne demander son bonheur qu'à l'honnêteté.

FIN

GERMAINE BOUÉ.

COURRIER DU PALAIS

Il est décidément impossible de reproduire toute entière cette lettre du prétendu aliéné. Elle emplirait encore aujourd'hui l'espace qui m'est réservé et, pendant ce temps, les causes s'amassent et un terrible arriéré s'accumule. Nous en finirons donc aujourd'hui, s'il vous plaît, avec l'affaire Teulat. Voici cependant quelques passages remarquables extraits de ces dix-huit pages et qui peuvent à la rigueur passer pour des menaces :

« Personne ne sait ce que je vous reproche; je vous assure que je n'ai parlé de rien à personne, je vous promets de garder le secret de la manière la plus inviolable. Mais il faut que vous me sauviez. On ne perd pas ainsi un homme. Si vous pouviez voir ce qui se passe dans mon cœur, vous verriez que vous n'avez encore aujourd'hui qu'un seul parti à prendre, dans votre intérêt surtout et dans l'intérêt de vos enfants... »

« C'est de revenir sur la décision que vous avez prise sans réflexion, sans songer aux conséquences... »

Et plus loin :

« Trois semaines sans avoir aucune nouvelle!... Vous ne permettez pas même à vos enfants de répondre à mes lettres : que c'est pénible!... Je ne mérite pas tant de mépris ! »

« Votre manière d'agir finira par m'autoriser à chercher à me défendre, ou plutôt à me justifier. »

« M^{me} la princesse, pensez un peu au passé et beaucoup à l'avenir; songez aux conséquences du parti que vous avez pris. Le sentiment a joué un trop grand rôle chez moi, cela ne m'a pas porté bonheur. Si vous m'aviez fait avertir, je sais que vous auriez évité tout ce qui est arrivé. Je veux vous avertir, moi, pour éviter peut-être quelque malheur. Prenez bien au sérieux tout ce que je vous écris. »

Après la lecture de cette lettre et de plusieurs autres adressées à M. le prince Raymond de Broglie, M^o Nicolet a appuyé sur les menaces, sur l'incohérence des idées, a maintenu pour vraies et prouvées les persécutions de Teulat envers la princesse, ses poursuites continuelles, la scène du magasin, celles de la voiture, les pierres lancées dans les vitres et il a terminé sa plaidoirie par cette péroraison :

« Teulat, votre vengeance a été impuissante à attendre M^{me} la princesse de Broglie; elle n'a pas la douleur d'assister au triste retentissement de ce procès, sa santé a été profondément altérée par une maladie grave, elle s'est inclinée vers le tombeau, mourante au milieu de ses enfants, bénie par tous les malheureux dont elle était la bienfaitrice et accompagnée jusqu'au lieu de sa dernière demeure par le regret universel de tous ceux qui l'entouraient et la connaissaient. »

« Quant à Teulat, il a éprouvé satisfaction complète du grand éclat public d'un procès que nous n'avons pas voulu étouffer; on sait maintenant ce qu'a été Teulat et ce qu'il est; ce qu'il a été, fou; ce qu'il est, je ne veux pas le dire. »

Et puis le tribunal a entendu M. Lassègue, le docteur aliéniste qui a jugé que Teulat était fou, qui a délivré un certificat dans ce sens, et c'est sur cette pièce que le malheureux jeune homme a été enfermé.

Oh! mais ici il faut beaucoup de prudence; je ne dois pas oublier que je ne suis qu'un bourgeois. Dans le domaine des arts auquel M. le docteur Lassègue l'a emprunté, vous savez ce que ce mot-là veut dire?... Eh bien, en médecine, il en est de même, tout ce qui n'est pas médecin est bourgeois, et à tout ce qui est bourgeois, il est résolument interdit, de par la science, d'avoir et surtout d'exprimer une opinion sur un point quelconque.

J'ai déjà, il me le semble, traité cette question-là il y a longtemps, et je me suis élevé contre cette étrange prétention des spécialistes de régner, en vertu de leur supériorité réelle ou prétendue, d'une façon absolue sur les idées, sur les faits, de faire ou de défaire à son gré. Bonnes gens, vous ne connaissez rien à tout cela, vous êtes des bourgeois!

Il y avait de par le monde, il y a deux cents ans, certain bourgeois nommé Molière, auquel, je vous assure, je m'en serais rapporté beaucoup plus volontiers qu'à tous les médecins présents, passés et futurs, pour savoir si un homme est fou ou en possession de son bon sens; et ce bon bourgeois a écrit une certaine scène dans laquelle deux médecins étudient, décrivent, constatent et affirment la folie de M. de Pourceaugnac.... Eh! eh! on prend parfois d'assez bonnes idées au théâtre, n'en déplaise au docteur Lassègue.

Mais, en vérité, je ne puis mieux faire que de citer certaine boutade de M. Paillard de Villeneuve, qui plaideait pour un autre docteur aliéniste, mais qui n'a pu s'empêcher d'être un peu étonné de la sortie de M. Lassègue, et qui, ma foi, s'est emporté jusqu'à tirer sur son allié. Je vous assure que le paragraphe est charmant; du reste, vous allez en juger :

« Je n'ai point les mêmes avantages que l'avocat de M. Teulat; il vous a dit qu'il avait sérieusement et longuement étudié dans les livres cette question de la folie; j'ai voulu faire comme lui, mais j'y ai bientôt renoncé. C'est sans doute une faiblesse de mon esprit, mais, je l'avoue, cette étude à travers les profondeurs mystérieuses de la raison humaine, cette autopsie de l'intelligence m'a troublé l'esprit et me donnait comme le vertige qu'on éprouve quand on plonge son regard au fond d'un abîme. J'aime mieux descendre des hauteurs de la science et chercher à juger ces questions en me plaçant à ce point de vue bourgeois que raillait tout à l'heure l'éminent professeur, et qu'il me prend un peu envie de défendre, au nom de l'expérience que nous donne la pratique de la vie, au nom de nous tous qui sommes ici, et qui, maintenant que M. le docteur Lassègue n'y est plus, ne sommes que des bourgeois. »

C'est, un mot, vous a-t-il dit, qu'il a emprunté à la langue de l'art. Eh bien, voyons si le bon sens bourgeois, qui a peut-être aussi parfois son droit de juger les questions d'art, ne peut pas avoir la pa-

role et trouver la vérité, car c'est à lui qu'il faut parler, c'est lui qui est ce qu'on appelle l'opinion publique et qu'il faut éclairer, non à l'aide d'une science qu'il ne comprendrait pas, mais avec les appréciations que nous donnent la pratique de la vie et l'étude des passions humaines. »

Voilà la petite boutade de M^o Paillard de Villeneuve, et je m'étais étonné, en effet, d'entendre M. Lassègue dire d'un ton... absolu :

« Un amoureux ne fait pas ceci... un amoureux ne fait pas cela... un amoureux parle de cette façon... un amoureux se conduit de telle manière, etc. »

Ah çà! est-ce que par hasard l'amour est devenu une maladie mentale? est-ce qu'il est tombé dans le domaine de Charenton? est-ce une affection classée, décrite, soumise à des règles fixes, à des médications... aliénistes?

Mais non, mais non, ce n'est pas du tout de la médecine cela; c'est une des choses que les bourgeois ont le droit de savoir, quelquefois beaucoup mieux que les médecins.

La bonne foi des aliénistes en général, et de MM. les aliénistes en cause dans l'affaire Teulat en particulier, eh! qui la met en doute? Ce n'est pas moi, bien certainement, et une protestation était bien inutile sur ce point; mais si hardi que paraisse ce que j'ai déjà dit, je le répéterai toujours : lorsqu'on présente à l'examen un sujet, — c'est le mot consacré, je crois, — un sujet étrange, excentrique, pour savoir s'il n'est pas fou, c'est un jury qu'il faut, un jury composé de bourgeois de toutes les professions, à l'exclusion des aliénistes, qui apportent là leurs idées préconçues, leurs préventions, l'entraînement de théories qu'ils sont appelés à discuter tous les jours. Oui, il faudrait un aliéniste, mais en qualité d'expert, et non en qualité de juré, un expert à qui telle ou telle question pourrait être posée par les jurés d'une façon générale et abstraite...

PETIT-JEAN.

(La fin au prochain numéro.)

INCENDIE DE LA RUE CHAPTAL

Par ce temps de combustion politique, il faut qu'un incendie jette bien vives ses flammes pour que l'actualité l'élève à la hauteur d'un événement.

L'incendie de la rue Chaptal marquera dans la période plébiscitaire. Il a assez épouvanté de gens pour cela.

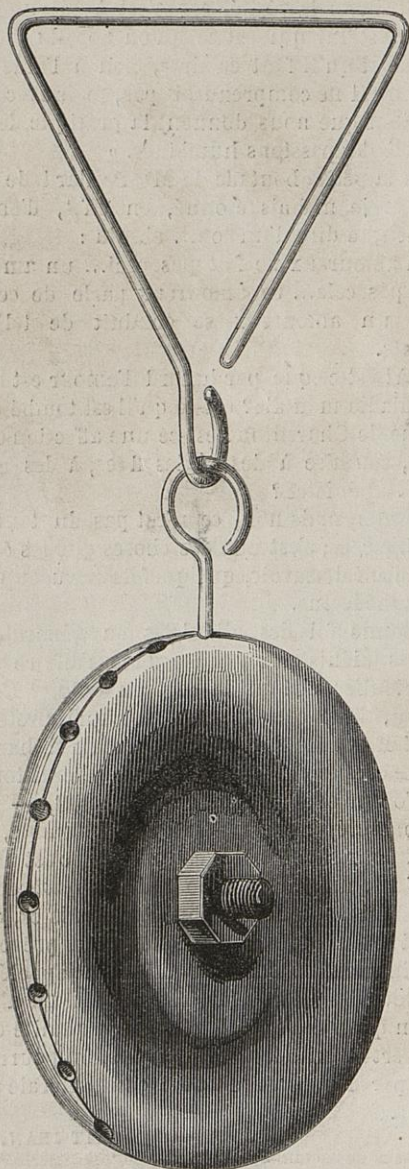
C'est dans la nuit de samedi à dimanche dernier, à onze heures et demie du soir, que le feu a pris dans les ateliers de M. Matherion, entrepreneur de menuiserie, au n^o 5. Les flammes, activées par les matières combustibles, ont pris des allures si rapides que les habitants, surpris dans leur premier sommeil, n'ont pu s'enfuir par les escaliers envahis par une épaisse fumée. Ces pauvres gens s'accrochaient aux fenêtres pour crier aux secours, et demander des sauveteurs qui ne se sont pas fait attendre, et qui ont fait des prodiges d'audace et de dévouement. L'incendie avait gagné la maison voisine, le n^o 7, où se trouvent les ateliers des peintres, MM. Florent Willems, de Serres, et de M. Pommayrac, miniaturiste. Pour sauver les personnes, on dut renoncer au sauvetage des mobiliers. Les locataires des maisons situées vis-à-vis déménageaient au plus vite. La rue était pavée de matelas, de meubles entassés, que leurs propriétaires, à demi-vêtus, gardaient soigneusement. Un magasin de nouveautés avait vidé tous ses rayons, et entassé ses marchandises dans la rue.

Les pompiers sont arrivés à une heure du matin, et malgré le jeu continu de dix pompes, l'empressement des grenadiers de la garde et des zouaves, on n'a pu se rendre maître du feu qu'à quatre heures.

Les pertes matérielles sont considérables, mais couvertes par les assurances. Il y a des blessés. Quelques travailleurs se sont trouvés un moment asphyxiés, mais sont revenus à eux. Plusieurs ont reçu des brûlures, des contusions. Heureusement on n'a à déplorer la mort de personne.

MAC VERNOLL.

LES BOMBES DE BELLEVILLE



Une des bombes saisies à Belleville.

Les bombes qui ont été trouvées à Belleville, dans une maison du passage des Rosiers, et dans le logement d'un individu qu'on n'a pas encore trouvé, étaient contenues dans une caisse de fabrication étrangère, au nombre de vingt-deux.

Ces bombes, dont nous donnons les dessins, forment une sorte de disque aplati comme celui d'une montre, et sont composées de deux parties similaires réunies par un écrou. Leur diamètre extérieur est de 13 centimètres, l'épaisseur en compte 8. Chaque bombe pèse environ 4 kilogrammes. C'est déjà bien lourd pour un engin qui, comme les anciennes grenades, doit être lancé à la main. Tout autour du disque, sur ce qu'on pourrait appeler l'exergue, sont percés dix-huit trous de 5 millimètres de diamètre, et auxquels il est facile d'adapter des cheminées de fusil armées de capsules fulminantes.

L'intérieur du projectile évidé est muni de quatre petits tubes en verre, de 1 centimètre de diamètre et de 5 centimètres de longueur, destinés à recevoir une matière explosible, soit de la glycérine, soit du picrate de potasse. Le restant de cette partie évidée est réservé pour la poudre. A l'un des trous de la bombe est rivé un fort crochet en fer coudé en forme d'anneau. A cette agrafe s'adapte un vigoureux fil de fer plié en triangle et d'une longueur de 15 centimètres. C'est la poignée du projectile, dont la disposition ingénieuse permet en même temps de tenir la bombe à la main, sans toucher aux parties pouvant déterminer l'explosion, et de lui imprimer une certaine force de projection.

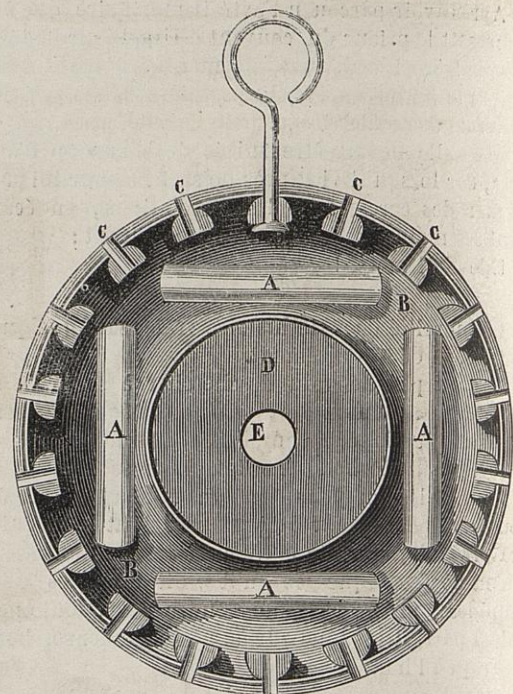
Une seule des bombes saisies suffirait, dit-on, pour faire sauter toute une maison. On n'a pas encore essayé.

Ces bombes ont été fabriquées à Paris, par un mécanicien placé à la tête d'une usine travaillant à la transformation des armes de guerre, usine que

visitait naguère le maréchal Lebœuf, ministre de la guerre, qui adressa, dit-on, des félicitations à l'ouvrier mécanicien inculpé.

MAC VERNOLL.

- AAAA tubes en verre devant contenir la matière explosible.
- BBBB partie évidée pour recevoir la poudre, le fulminate de mercure, ou le picrate de potasse.
- CCC Trous circulaires disposés pour recevoir un système de percussion destiné à déterminer l'explosion.
- D Partie pleine au centre.
- E Passage du boulon réunissant les deux moitiés de la bouche.



Intérieur de la bombe.



PARIS. — Incendie des ateliers de menuiserie de la rue Chaptal.

LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



EXPOSITION DE 1870

Les démangeoisons occasionnées par le vaccin faisant grimacer tous les portraits de cette année.



— Ton vaccin a-t-il pris?
— Hélas! on m'a vacciné avec le vaccin d'un voleur! il ne fait que ça! prendre!



Embarras du vaccinateur mandé par la Vénus de Milo qui craint pour sa beauté.

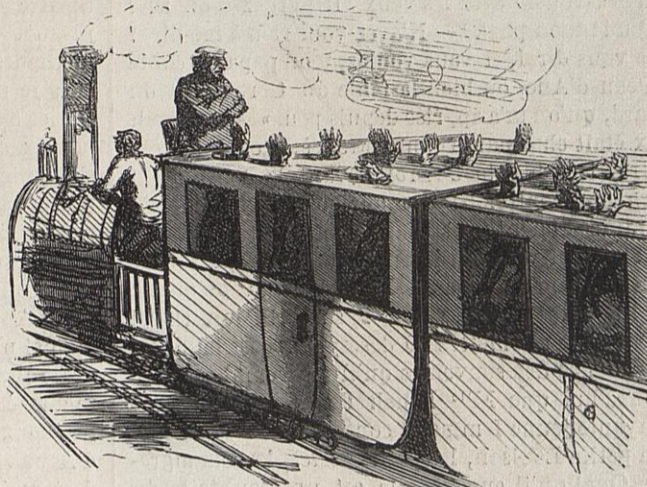


EXPOSITION DE 1870

— Allez mettre une cravate et votre habit! Vous ne pouvez pas l'accrocher dans cette tenue-là. C'est un portrait officiel.



Facilité d'amortir le choc entre deux trains turcs

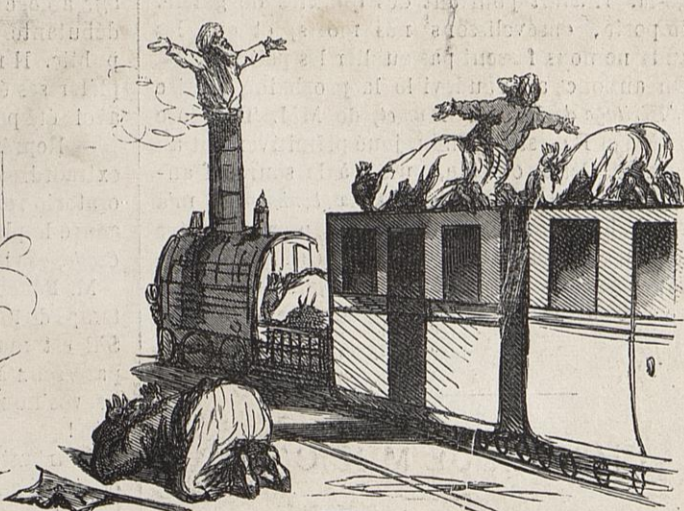


MESURE DE SURETÉ.

Toutes les mains de voyageurs sortant du train par des trous pratiqués dans le haut des voitures et en vue d'un surveillant.



Tous les chiens de Constantinople accourent au coup de sifflet de la locomotive, s'imaginant que ce sont eux qu'on appelle.



Chemin de fer turc à l'heure de la prière



L'aiguilleur turc s'en rapportant complètement à la volonté d'Allah!



Collier garni de pointes vous permettant de dormir en chemin de fer sans courir la chance de vous voir étrangler.



LA SEULE MANIÈRE DE VOYAGER EN SÉCURITÉ
— Prendre trois places pour soi et deux gendarmes; ont-ils de la chance les malfaiteurs!



— Oui, mon ami, je suis votre député; par conséquent je n'ai plus le droit de me mêler de vos affaires.



COMÉDIE-FRANÇAISE : M^{lle} Dinah Félix. — GAITÉ : *Ulm le Parricide*, drame en cinq actes, par M. Alexandre Parodi. — CHATEAU-D'EAU : *Le Mystère*, comédie en un acte, par M. Edouard Cadol. — Charles Potier. — Nouvelles.

La Comédie-Française, cette Académie des artistes dramatiques, vient de recevoir sociétaire M^{lle} Dinah Félix, la plus jeune des sœurs de Rachel. M^{lle} Dinah Félix a été élevée et a grandi dans les coulisses de cette imposante Comédie-Française; toute enfant, elle jouait le rôle de la petite Louison dans *le Malade imaginaire*. « Qu'est-ce que vous me voulez, mon papa? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez. — Oui. Venez-ça. Avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Eh? — Quoi! mon papa? — N'avez-vous rien à me dire? — Je vous dirai, si vous voulez, mon papa, le conte de Peau-d'Ane, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu. » M^{lle} Dinah Félix était charmante dans cette scène, où je la vois encore, tremblante d'effroi devant le petit doigt d'Argan et contrefaisant malicieusement la morte. Ses mines étaient tout à fait drôles lorsqu'elle disait : « Il est venu un homme dans la chambre de ma sœur, comme j'y étais. Ma sœur est venu après; elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez! Mon Dieu! sortez; vous me mettez au désespoir! » Et telle est la puissance des souvenirs qu'il me semble encore aujourd'hui que M^{lle} Dinah Félix, devenue une attrayante jeune femme, a conservé quelque chose de la petite Louison, les petits gestes, la voix aigrelette. Quoi qu'il en soit, elle est une soubrette du plus vif esprit; et dans le repertoire moderne elle apporte une originalité amusante. Entrez, madame la sociétaire!

Il y a de quoi frémir au seul titre d'*Ulm le Parricide*, et frémir encore en apprenant que c'est un drame dont l'action se passe en Norvège, aux temps les plus reculés et les plus sombres. Je connaissais déjà un certain *Cédric le Norvégien*, qui florissait jadis à l'Odéon. Ulm, comme Cédric, arrive au pouvoir suprême, mais il y arrive par un meurtre, et quel meurtre! le meurtre de son père. Ses remords le poursuivent comme les furies de la tradition antique. Taillade avait depuis longtemps pré-ludé au rôle d'Ulm par les rôles d'Oreste et de Macbeth. Je m'accuse de n'avoir pas vu dans son entier le drame de M. Parodi; c'était dimanche dernier qu'il se jouait, en plein jour, par les soins du courageux M. Ballande, l'organisateur des Matinées littéraires. Or, le soleil et l'herbe tendre aidant, je suis arrivé un peu tard à la représentation d'*Ulm le Parricide*. J'en ai cependant vu et entendu assez pour être convaincu du talent énergique de M. Parodi. Le succès a été complet. A côté de Taillade, on a beaucoup applaudi M^{me} Duguéret, l'âme des Matinées de la Gaité, et M^{lle} Gilbert, une des deux ou trois rares jeunes premières de Paris, dont la beauté et la diction juste avaient déjà été remarquées dans le rôle de la comtesse Almaviva du *Mariage de Figaro*.

Ulm le Parricide, inaugure une série de révélations que se propose de faire la « société de patronage des auteurs inconnus, » société dont M. Ballande est le fondateur et le président. L'infatigable artiste ne se contente pas de ses exhumations classiques; s'il a un pied dans le passé, c'est à la condition d'en avoir un autre dans l'avenir; la première représentation d'*Ulm le Parricide* est le contre-poids de la reprise de *Mirame*. On ne saurait trop louer ce zèle en partie double, surtout lorsque comme chez M. Ballande il est rehaussé par un tact très-sûr et une grande expérience des choses de la scène.

Après avoir joué *le Puits de Carnac*, de M. Edouard Dumay, le théâtre du Château-d'Eau a représenté *le Mystère*, de M. Edouard Cadol. Les indiscrets ont prétendu que M. Edouard Cadol avait retouché *le Puits de Carnac*; faut-il s'attendre à ce que d'autres indiscrets prétendent que M. Edouard Dumay a re-

touché *le Mystère*? Je n'aime pas ce titre du *Mystère*; il est trop ambitieux dans sa simplicité. Mais la pièce n'est pas sans attrait, quoiqu'elle affecte et qu'elle exagère cet accent de réserve particulier à l'auteur des *Inuit*. C'est encore une grisaille, assez fine de lignes. Un monsieur hésite à épouser sa cousine; il n'ose lui avouer qu'il a un enfant d'une maîtresse expirée. Est-ce que ces choses-là se cachent aujourd'hui? Tout le monde s'emploie, la cousine la première, pour lui arracher son secret; on se dispute à qui élèvera l'enfant. Le véritable titre de ce petit acte était *le Scrupule*, et non *le Mystère*.

Dans un coin d'Asnières, où le musicien Grisar s'était déjà laissé mourir, le bon et aimable comédien, Charles Potier, a fait ces jours derniers ses adieux à l'existence, comme il avait déjà fait depuis quelques mois ses adieux à la lumière. L'aveugle est aujourd'hui trépassé. Il n'était pas trop vieux, mais il ne pouvait plus jouer. Et ne plus jouer pour un homme qui, depuis son enfance, a mis ses sensations, toutes ses joies, dans la vie de théâtre, c'est être déjà mort. Je ne pourrais pas dire jusqu'à quel point il rappelait son père, un des meilleurs comédiens du commencement de ce siècle; je n'ai pas vu le grand Potier. Mais Charles Potier avait un jeu fort plaisant, sans rien d'outré; la voix était faible, l'œil petit et clignotant, la physiologie indifférente. Il avait commencé sa réputation dans les fêtes des frères Cogniard, où il représentait excellemment ces écuyers ahuris à qui il pousse tout à coup un nez exorbitant ou ces princes hétéroclites qui se réveillent sous un plumage d'oiseau. Aux Variétés, où sa place fut meilleure et son emploi plus varié, il effleura la comédie; on lui fit des rôles de mari, de père, de ganache; les effarements de Charles Potier furent remarqués entre les bougonnements de Leclère et les nasillements d'Arnal. Quelquefois ses intentions restaient en deçà de la rampe. Mais il était apprécié de la critique, qui lui tenait compte de son bon goût.

Charles Potier a collaboré à un assez grand nombre de vaudevilles et de revues pour les petits théâtres. Je crois qu'il restera peu de chose de ce bagage-là. Il avait pourtant des qualités de gaieté. N'importe, ensevelissons nos morts, et que les grands ne nous fassent pas oublier les petits.

On annonce au Vaudeville la prochaine reprise de *l'Héritage de Monsieur Pamet*, de MM. Théodore Barrière et Ernest Capendu, joué primitivement au Gymnase. Cette comédie, puisée à la source franche qui avait déjà fourni *les Faux bonhommes*, m'a laissé de forts bons souvenirs. Il n'y a pas à douter qu'elle n'obtienne un nouveau succès au Vaudeville; et peut-être ce succès encouragera-t-il M. Barrière à ressaisir sa bonne plume de satiriste.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Déa*, opéra comique en deux actes, de MM. Michel Carré et Cormon, musique de M. Jules Cohen (30 avril). — THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *La Légende de Sainte-Cécile*, cantate de M. Jules Bénédicte. — BOUFFES-PARIISIENS : Reprise des *Bavards*, opéra comique en deux actes, de M. Nuitter; musique de M. Offenbach. Reprise de *Mesdames de la Halle*, opérette en un acte, de MM. Bourdois et Lapointe; musique de M. Offenbach.

Que voulez-vous que je vous dise de la nouvelle pièce de l'Opéra-Comique? Je ne m'en sens ni ému de joie, ni outré de colère; et, dans le compte rendu que j'en entreprends, il faut même que je surveille mes adjectifs, afin qu'ils ne sonnent pas trop haut, car il ne s'agit point de *Zampa*, ni trop bas, car ce n'est point de *Rienzi* qu'il retourne.

La difficulté est plus grande qu'on ne le suppose à feuilletoniser sur un opéra dont l'audition ne vous a jeté dans aucun sentiment extrême. On est flottant. Votera-t-on *Oui*? votera-t-on *Non*?... Si on s'abstenait? Ce dernier parti serait souvent doux à un critique dans l'embarras; mais l'imprimerie attend!

Voici *Déa*, par exemple : la pièce est faite des plus louables intentions, et s'accommoderait fort bien

de la signature de Berquin ou de M^{me} Tastu. Mais comment voulez-vous qu'en l'an de passions violentes 1870 on s'intéresse à une banale aventure d'enfant substitué? A l'Ambigu même, m'a dit souvent Monselet, on ne croit plus à ces histoires sentimentales et pleureuses; il y a beau temps que tous les enfants qu'on y avait perdus ont été rendus à leurs mères.

La partition — qui ne contient pas, comme celle des *Bleuets*, une valse à effet — affecte visiblement les formes de la bonne école; elle est écrite d'un style clair et précis. Pourtant on n'y rencontre point de ces traits originaux, de ces jets mélodiques qui vous arrivent en plein visage et vous font sauter d'aise. La couleur générale en est monotone.

Le nom de *Déa*, selon toute apparence, a été choisi parce qu'il est court et particulièrement euphonique; en quoi il était préférable à Gertrude ou à Galsuinde. *Déa* donc était (avant le lever du rideau) la fille de colons espagnols fixés au Pérou. Elle fut enlevée par des sauvages; mais vingt ans plus tard, sa mère la retrouva sous les traits d'une jeune Indienne. Ce n'était, par malheur, qu'une illusion : l'Indienne n'est point *Déa*; et à quelque chose, à quelque'un aussi, cette erreur est bonne, puisque la fausse *Déa* pourra épouser Fernand, le frère de la vraie *Déa*.

La partition de M. Cohen surabonde de musique; les chanteurs ont à peine le temps d'y reprendre haleine. De notre côté, nous avons bien du mal à nous reconnaître à travers ces végétations de croches et de doubles croches aussi touffues que les forêts du Pérou. Pourtant, nous nous souvenons d'un duetto heureusement venu que chantent M^{me} Ugalde et M^{lle} Dalti au second acte. Nous pouvons citer encore une romance chantée par M^{me} Ugalde et l'air d'entrée de Leroy.

M^{lle} Zina Dalti, qui débutait par le rôle de l'Indienne, était attendue avec une curiosité qui aurait pu nuire à son succès, n'étaient les belles qualités dont elle est douée. La voix de M^{lle} Dalti est remarquable avant tout par le timbre, qui est d'une franchise et d'une rondeur tout à fait rares. Joignez à un tel avantage les avantages d'un physique agréable, et vous ne serez point étonnés de ce que la débutante s'est emparée du premier coup de son public. Il ne resterait à M^{lle} Zina Dalti qu'à compléter ses études de vocalise, qui ne semblent pas avoir été poussées jusqu'à la dernière leçon.

— Représentation extraordinaire à l'Opéra; b'en extraordinaire, en effet, puisqu'on y a chanté un oratorio religieux. Cette œuvre, qui appartient au genre le plus élevé, est intitulée *la Légende de sainte Cécile*, et signée Jules Bénédicte.

M. Bénédicte, élève de Weber, jouit depuis longtemps de toutes les faveurs du dilettantisme anglais. S'il est moins connu en France, c'est qu'il a été paresseux à passer la Manche; car vous savez quels braves nous gardons aux artistes qui viennent de loin!

Pourtant, j'aurais souhaité à *la Légende de sainte Cécile* un cadre autre que l'Opéra, où l'on n'a pas l'habitude d'exposer des tableaux de sainteté, et aussi, et surtout, des chanteurs plus zélés et qui ne gardassent pas pour eux le secret d'une œuvre qui leur est confiée. Faure, lui-même, et M^{lle} Nilsson, sont compris dans le reproche que je fais à tous d'avoir dit leur partie avec nonchalance et du bout des lèvres.

— *La Princesse de Trébizonde* a mis fin à ses ébats joyeux; oui, joyeux, car un chiffre de cent trente et quelques représentations est un chiffre gai. Et pour finir gentiment la saison, les Bouffes Parisiens ont repris *Mesdames de la Halle* et les *Bavards*.

Ces deux partitions sont de M. Offenbach (déjà nommé plusieurs fois sur les affiches de la rue Monsigny). Vous sentez qu'on les a choisies parmi les meilleures du maëstrino. Mais je préfère, quant à moi, celle des *Dames de la Halle* à celle des *Bavards*, parce qu'elle est plus en dehors, plus franchement bouffonne, et vise moins au style tempéré de l'opéra comique.

Il est, du reste, notoire que M. Offenbach ne trouve jamais de chansons plus plaisantes que lorsqu'il travaille pour les Bouffes, pour son vieux théâtre des Bouffes qu'il a créé à son intention et en se prenant mesure à lui-même. Là, il n'est point

guindé, il parle, ou plutôt il bavarde comme un homme qui se sent chez lui, les pieds dans ses pantoufles.

Le malheur de ces deux partitions est qu'elles se sont mésalliées à deux livrets qu'on ne peut, en vérité, appeler des « poèmes ». Celui des *Bavards* est d'un intérêt médiocre; quant à celui des *Dames de la Halle*, on l'a bourré (après coup, j'imagine) de calembredaines un peu fortes, et de jeux d'esprit d'un style trop poissard. Vadé lui-même en reculerait de stupéfaction! ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Les magasins de nouveautés en ont-ils assez abusé de ces affaires extraordinaires et exceptionnelles! c'est au point que l'exception a fini par surpasser la règle.

Quoi qu'en dise la docte cabale de ce système à outrance, je préfère les maisons qui font tout simplement des affaires ordinaires mais qui les font avantageuses pour leur clientèle, et par conséquent pour elles-mêmes.

De ce nombre est le Grand-Marché-Parisien. Examinez ses soieries et nous serons du même avis. Examinez aussi ce tissu Trianon; il peut lutter de finesse et de légèreté avec la batiste et pourtant, quelle solidité! ses fleurettes, sur fond blanc, sont d'une fraîcheur idéale.

En vérité, le Niu-ti-tien (fille du ciel) n'a pas un nom trop ambitieux. Il y a de la poésie orientale dans ces petits effets cannelés, grecs et égyptiens, brochés couleur sur fond écu.

Vous serez bien jolie, madame, avec ce crêpon Pe-tche-ly aux nuances suaves comme celles des fleurs printanières. Voici qui vous rendra éblouissante, c'est ce crêpe de chine souple et soyeux, aux moelleuses draperies, à 23 fr. le mètre.

Les étoffes de fantaisie du Grand-Marché-Parisien ne méritent pas moins l'attention. Elles réunissent ces deux avantages: qualité, économie. Citons entre'autres les toiles de saison: la robe par 8^m 80 à 6 fr. 25.

La Bengaline, teint garanti, 1 fr. 25 le mètre, à semis de losanges et de pastilles au gai coloris. Les toiles Norwich, 30 c. le mètre, de nuances variées.

Ce léger aperçu suffit pour donner une idée de la supériorité des produits du Grand-Marché-Parisien.

**

Comme elle est folle dans sa joie,
Lorsqu'elle chante le matin!
Lorsqu'en tirant son bas de soie
Elle fait sur son flanc qui ploie
Craquer son corset de satin.

Le corselet grec de M^{me} Léoty ne craque pas; cette douce enveloppe vous fait une taille svelte comme celle des sylphides, des willis ou des péris; il corrige ingénieusement les imperfections de la nature.

La ceinture de grâce de M^{me} Léoty est spécialement à l'usage des jeunes filles dont la taille, qui tend à se courber comme la tige trop flexible du lys, a besoin d'un tuteur (place de la Madeleine, entre le boulevard du même nom et la rue Royale.)

**

Le blanc, symbole de virginité, devient un signe de décadence et de servilité, lorsqu'il couvre la tête humaine. Etrange contraste!

Il faut abdiquer toute prétention à la jeunesse quand la chevelure se décolore. Mais ce désastre n'est pas irrémédiable. Employez l'Eau de la Virginie parfumée, composée avec le suc des plantes du Nouveau-Monde; elle rend progressivement à la chevelure sa couleur primitive en s'infiltrant dans le tube capillaire: c'est une rosée bienfaisante qui féconde le cheveu, cette plante dont les racines ont les mêmes principes que toute autre végétation. Chez M. Damas, rue Saint-Honoré, en face la rue d'Alger.

**

On n'en fait plus un mystère. Voyez-vous sur le turf toutes ces femmes élégantes qui attendent le nom du cheval vainqueur? De temps en temps, sous l'œil des curieux, en plein soleil, elles se passent légèrement sur la figure une houpe de cygne imprégnée de veloutine. C'est ainsi qu'elles entretiennent ce teint de lis qu'un bébé leur envierait.

Quel talisman contre les empreintes du temps que cette veloutine Fay (rue de la Paix)!

C^{ms} A. DE BORETTY.

LA CORBEILLE FLEURIE

MAISON PINAUD ET MEYER

Fondée au commencement du siècle par M. Besançon, la Corbeille fleurie n'a fait que s'accroître dans des proportions prodigieuses, sous la direction successive de MM. Legrand, de Ed. Pinaud et Meyer, puis de Em. Meyer et C^o.

Cette maison, qui faisait d'abord, en parfumerie commune, un chiffre de 156,000 fr., est arrivée à une progression continue, par les perfectionnements qu'elle a apportés dans cette industrie.

En 1868, ses affaires s'élevaient à près de 2 millions, chiffre atteint par un accroissement s'élevant annuellement à 100,000 fr., pour la période quinquennale qui vient de s'écouler.

Suivant toujours la même voie ascendante, elles atteindront cette année, selon toute prévision, le chiffre de 2,400,000 fr.

La maison s'est fortement appliquée à perfectionner les produits aux violettes de Parme, à re-

chercher les meilleures essences exotiques; c'est ainsi qu'elle a contribué pour une large part à la diffusion de la parfumerie à l'ylang-ylang (fleur des fleurs), odeur suave par excellence, quintessence des parfums indiens.

Recherchant, avant tout, les qualités hygiéniques, MM. Ed. Pinaud et Meyer se sont livrés à de nombreux essais sur toutes les substances qu'ils emploient, et ils ont proscrit de leurs laboratoires, non-seulement les plus dangereuses de ces substances, mais aussi celles dont l'innocuité ne leur était pas suffisamment prouvée.

Grâce à sa persévérance, cette maison possède depuis nombreuses années une parfumerie purement hygiénique, due aux études consciencieuses du docteur A. Debay, qui en surveille quotidiennement la fabrication.

Quant aux moyens matériels d'exécution, il est clair qu'ils ont dû se perfectionner graduellement en suivant toutes les évolutions des industries ambiantes; ils ont profité des progrès des sciences mécaniques.

La vapeur, appliquée à l'usine de Pantin, y fait mouvoir broyeuses et peloteuses pour le savon; elle donne pour la distillation d'immenses facilités; et des alambics, sortent nombre d'essences qu'à grands frais il fallait autrefois tirer de l'étranger, et dont la pureté n'était jamais que relative.

Malgré cet emploi de forces mécaniques, la maison occupe un important personnel: cent cinquante ouvriers, ouvrières, contre-maitres et employés. Elle a des correspondants dans le monde entier, et de nombreux représentants dans les centres de consommation, ainsi que dans les pays appelés à un avenir probable.

La Corbeille fleurie possède une succursale à Bruxelles, 44, rue des Longs-Chariots; à Vienne, 31, Graben; à Londres, 5, Great Marlborough street W; à Paris, centre de production et vente en gros, boulevard de Strasbourg, 37.

Magasins de détail: 30, boulevard des Italiens; 53, rue Richelieu.

A Pantin, près Paris, fabrique générale.

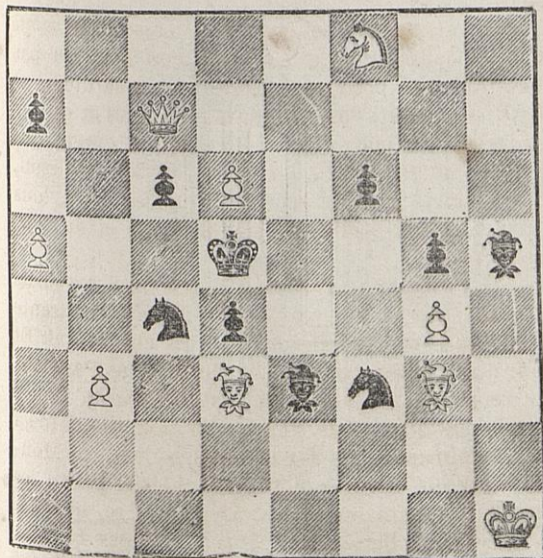
Les récompenses obtenues aux dernières expositions par MM. Ed. Pinaud et Meyer: en 1862, à Londres, médaille unique; en 1867, à Paris, médaille d'argent, confirment la supériorité de leurs produits; elles en sont la flatteuse consécration.

MAC VERNOLL.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 333

COMPOSÉ PAR M. J. PLACHUTTA, DE TRENTE.



Les blancs font mat en quatre coups.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870, et le Manuel des emprunts d'État.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

Librairie E. LACHAUD, 4, p. du Théâtre-Français.

La Directrice des postes, par ÉLIE BERTHET. — 1 fort volume grand in-18 jésus. Prix, 3 fr.

Les Crimes inconnus, par ÉLIE BERTHET, 1 volume in-18. Prix, 3 fr.

L'Écrevisse. — Mœurs, Reproduction, Éducation, par P. CARBONNIER. — 1 vol. in-18. Prix, 2 fr.

ELLE A REPARU

DANS

PARIS-JOURNAL

LE MOINS CHER DES GRANDS JOURNAUX POLITIQUES

40 fr. par an — 4 fr. par mois

LA TACHE ROUGE

PAR PAUL FÉVAL

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. — Ecrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.

RÉBUS



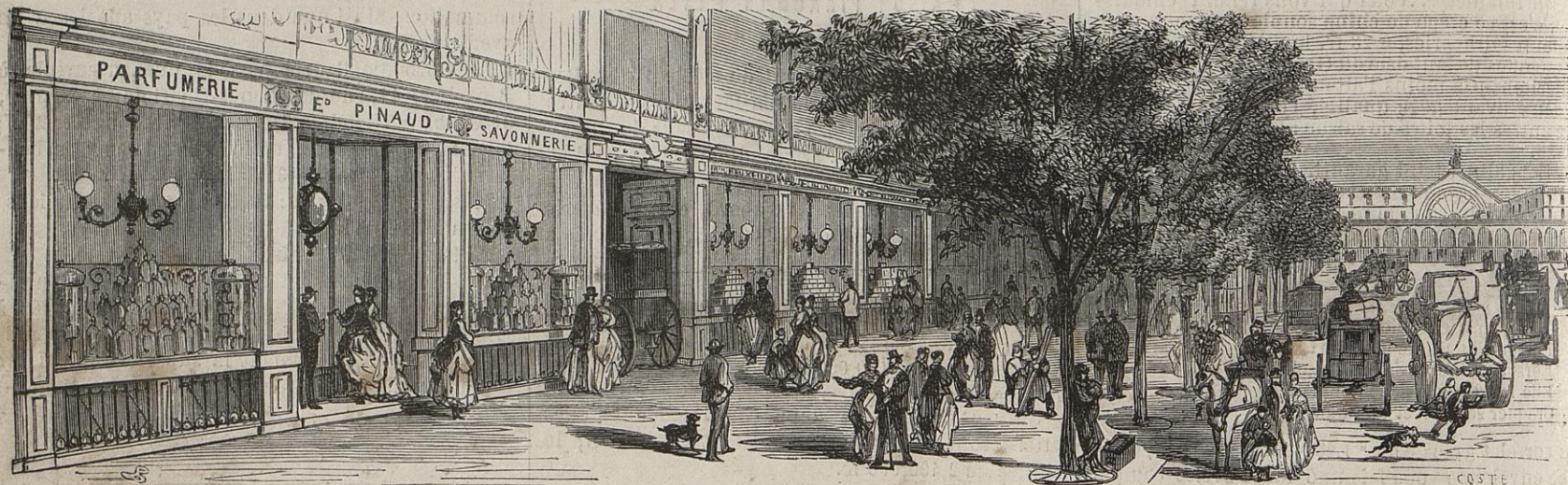
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Dire et faire sont bien différents.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.



Les laboratoires du sous-sol.



Vue extérieure des magasins.



Vue intérieure des magasins de détail.

PARIS. — GRANDE MAISON DE PARFUMERIE PINAUD ET MEYER, BOULEVARD DE STRASBOURG.